



LE WOKISME

*CE NOUVEAU TOTALITARISME
DONT ON NE PEUT
PRONONCER LE NOM*



Cette étude a été portée par **Nadia Geerts**, collaboratrice au CJG. Elle a été supervisée par **Axel Miller**, directeur du CJG et par **Corentin de Salle**, Directeur scientifique du CJG.

Je les en remercie.

Je remercie également **Jolan Vereecke**, conseiller au CJG pour son aide et ses conseils.

Je vous souhaite une excellente lecture de ce numéro des Études du Centre Jean Gol.

DANIEL BACQUELAINE
Administrateur délégué

Les Études du Centre Jean Gol sont le fruit de réflexions entre collaborateurs du CJG, des membres de son comité scientifique, des spécialistes, des mandataires et des représentants de la société civile.

Accessibles à tous, elles sont publiées sous version électronique et sous version papier.

RESPONSABLES SCIENTIFIQUES

Georges-Louis Bouchez, Président du CJG

Daniel Bacquelaine, Administrateur délégué du CJG

Axel Miller, Directeur du CJG

Corentin de Salle, Directeur scientifique du CJG

résistimé

Le wokisme existe-t-il ? Curieuse question ! Demande-t-on si le vent ou l'électorisme existent ? Bien sûr que non, puisqu'on en perçoit les effets ! Il en va de même pour le wokisme, dont les effets sur le débat public sont nombreux, même si peu de monde s'en revendique ouvertement. Le wokisme a même suscité l'apparition d'un nouveau lexique : cancel culture, décolonialisme, appropriation culturelle, intersectionnalité, micro-agressions, privilège blanc, écriture inclusive, transidentité, etc.

Derrière ce terme dont certains dénoncent le caractère fourre-tout se cache en réalité une tendance lourde, au croisement de l'exacerbation des préoccupations de la gauche pour les minorités et de la volonté de déconstruire une vision du monde héritée des Lumières. En résulte ce que Pascal Bruckner appelait déjà en 1983 « le sanglot de l'homme blanc » : une tendance permanente à l'auto-flagellation qui finit par menacer la liberté d'expression, l'humanisme et jusqu'à la raison elle-même. Car désormais, il n'est plus question de penser le monde, mais de ne choquer aucune sensibilité considérée comme opprimée.

Et si le danger du wokisme allait en réalité beaucoup plus loin ? Et si le vrai projet politique du wokisme était, sous couvert d'objectifs nobles (lutte contre le racisme, pour la justice sociale, pour l'égalité, etc.) et via des instruments très contondants (critical race theory, racisme systémique, disqualification de la parole de l'opposant) de mettre des grands coups de boutoir dans notre système libéral et humaniste ?

Une étude réalisée par **NADIA GEERTS**

QU'EST-CE QUE LE WOKISME ?

Impossible, à moins d'avoir vécu dans une grotte ces dernières années, de ne jamais avoir entendu parler du « wokisme ». Un terme dont certains dénoncent le caractère fourre-tout, quand ils ne contestent pas jusqu'à son existence, tandis que d'autres s'en revendiquent explicitement et que d'autres encore y voient une dangereuse idéologie venant saper jusqu'aux fondements de nos démocraties libérales.

Difficile, dans ces conditions, de définir précisément ce qu'il est. C'est pourtant l'ambition de cette étude, qui après avoir retracé brièvement l'historique de ce mouvement aux contours imprécis, tentera d'en dégager les principales caractéristiques, mais aussi de répertorier les critiques essentielles qui peuvent lui être adressées. En écartant d'emblée l'objection fréquente selon laquelle le wokisme ne serait que la dernière manière à la mode de délégitimer toute critique sociale : car si de moins en moins de personnes se revendiquent explicitement de cette mouvance, elle ne s'en articule pas moins autour d'une matrice idéologique qui infiltre peu à peu tous les secteurs, de la grammaire à la biologie, en passant par l'écologie, la sociologie, le droit ou l'économie.





LEXIQUE

Si le wokisme n'existe pas aux yeux de certains, il a pourtant produit tout un vocabulaire, fait de néologismes, de pronoms inclusifs et de concepts que l'intelligentsia intersectionnelle manie avec adresse. En voici quelques exemples, sans prétention à l'exhaustivité.

ALLIÉS, CONCERNÉS... : dans la littérature intersectionnelle, une distinction est opérée entre les « concernés », qui vivent personnellement une situation d'oppression, et les « alliés » qui sont sensibilisés à la cause, sans être directement concernés. L'idée maîtresse étant que les alliés ne peuvent jamais parler à la place des concernés.

APPROPRIATION CULTURELLE : dans un contexte de domination, utilisation d'éléments issus d'une culture par une autre culture, en particulier lorsqu'il s'agit d'un emprunt fait par une culture prétendument dominante d'éléments de culture provenant d'une minorité, ce qui invisibiliserait voire exploiterait cette dernière.

CANCEL CULTURE (culture de l'effacement, du bannissement ou de l'annulation) : dénonciation publique ou appel au boycott, en particulier sur les réseaux sociaux, de personnes sur la simple base de propos, actes ou idées jugées moralement répréhensibles, et dans le but d'en ostraciser les auteurs.

DÉCOLONIALISME : mouvement de pensée intersectionnel selon lequel la décolonisation ne serait pas totalement achevée, notre société restant fondée sur une hiérarchisation des « races », des classes et des genres qui serait le fruit du capitalisme conçu comme un réseau de pouvoir global.

FRAGILITÉ BLANCHE : état émotionnel intense dans lequel se trouverait une personne blanche (donc privilégiée, voir « privilège blanc ») lorsqu'une personne « racisée » les met face à certains de ses comportements structurellement racistes.¹

INTERSECTIONNALITÉ : approche qui se fonde sur l'étude de la manière dont différents systèmes d'oppression s'articuleraient et se renforceraient (par ex. le racisme et le sexisme).

INVISIBILISATION OU SILENCIATION : fait de rendre invisible ou inaudible. Par exemple, selon cette théorie les règles grammaticales d'accord au masculin pluriel invisibiliseraient les femmes, ou l'histoire telle qu'enseignée invisibiliserait les Noirs.

MANSPLAINING : concept désignant la propension qu'auraient les hommes à expliquer à des femmes, parfois expertes, des choses qu'elles savent déjà, le plus souvent avec condescendance.

MASCULINITÉ TOXIQUE : concept désignant des comportements spécifiquement masculins qui auraient des conséquences néfastes tant sur les femmes que sur les hommes et sur la société tout entière – notamment la valorisation de la violence.

MÉGENRER : attitude condamnable qui consisterait à désigner quelqu'un, volontairement ou non, par des pronoms personnels qui ne correspondent pas à son identité de genre.

MICRO-AGRESSIONS : comportements qui ne sont pas nécessairement délibérément hostiles mais qui, selon cette théorie, n'en sont pas moins intensément ressentis comme des agressions par une minorité.

PERSONNE RACISÉE : condition d'une personne à qui, selon cette idéologie, serait assignée une « race ». Dans les faits, toute personne « non-blanche » est une personne racisée.

PRIVILÈGE BLANC : avantages invisibles mais systématiques dont bénéficieraient les personnes dites « Blanches » uniquement parce qu'elles sont « Blanches ».²

RACISME STRUCTUREL : conception selon laquelle le racisme serait omniprésent dans la société ou les structures de l'État et se manifesterait par ses effets, sans qu'il y ait nécessairement adhésion consciente à des stéréotypes racistes.

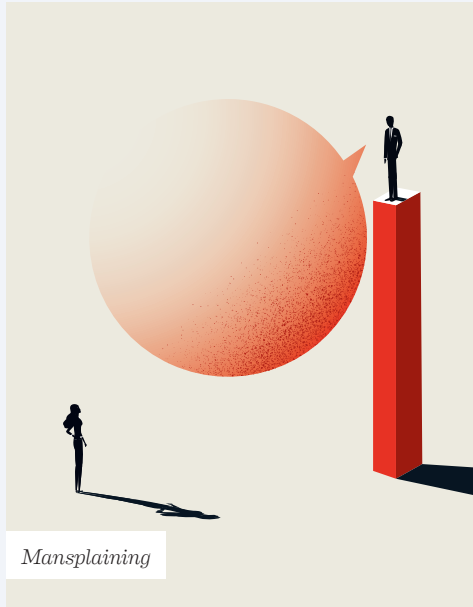
SAFE SPACE : espace protégé dans lequel des personnes issues de minorités et/ou se sentant marginalisées considèrent qu'il est important de pouvoir se retrouver en toute sécurité pour échanger leurs expériences à l'abri des (micro-)agressions éventuelles.

WOKE : attitude/mouvance constituée de ceux qui se considèrent comme particulièrement éveillés aux discriminations dont les minorités seraient victimes de manière systématique et structurelle dans la société occidentale actuelle.

Remarque : ne pas confondre la *cancel culture*, qui désigne, en langage woke, l'entreprise visant à faire disparaître de l'espace public des idées ou propos jugés insupportables émanant des supposés détenteurs du pouvoir, et l'*invisibilisation*, qui désigne quant à elle, le procédé visant, pour les détenteurs de ce même pouvoir, à empêcher les minorités d'exprimer leur vécu, leur réalité, leurs expériences.

¹ <https://liguedesdroits.ca/lexique/fragilite-blanche/>

² <https://liguedesdroits.ca/lexique/privilege-blanc/>



Mansplaining



Cancel Culture



Décolonialisme



Appropriation culturelle



Décolonialisme

HISTORIQUE

Le terme vient de l'anglais « woke », dérivé argotique du terme « awake », qui signifie « éveillé ». Il s'agit en d'autres termes, dès le départ, de la manière dont se définissaient ceux qui se considéraient comme particulièrement éveillés aux discriminations et autres injustices sociales.

En 1860, un mouvement anti-esclavagiste naît dans les villes du Nord des États-Unis. Baptisé « Wide Awake » (« pleinement réveillés »), ce mouvement affiche son soutien à Abraham Lincoln en allant chanter « Réveillez-vous ! », armé d'instruments de musiques, sous les fenêtres des hommes politiques.

En 1896, après la guerre de Sécession, l'ancien esclave devenu professeur Booker T. Washington publie un texte, *The Awakening of the Negro*, dans lequel il appelle les consciences noires à un éveil politique. On retrouvera ensuite cette incitation à l'éveil politique chez le bluesman Leadbelly (1930) et dans les années 1940, le terme « woke » apparaît dans les textes des jazzmen de Harlem.

Ensuite, en 1962, c'est l'écrivain afro-américain William Melvin Kelley qui invite les Noirs américains à ouvrir les yeux sur leur situation dans une tribune, « If You're Woke You Dig It »³ parue dans le *New York Times*. Le terme « woke », sous sa plume, signifie « connecté avec la culture noire ». Il y dénonce notamment ce qu'on appellerait aujourd'hui l'appropriation culturelle.

Le terme se répand alors, toujours aux États-Unis, au sein des mouvements militants noirs qui dénoncent le racisme et les violences policières. Ainsi en 1965, Martin Luther King exhortait les jeunes, lors d'un discours à l'université d'Oberlin (Ohio)⁴, à « rester éveillés ».

Et en 2008, c'est dans une chanson d'Erykah Badu que les chœurs répètent « What if there was no niggas / Only master teachers ? / I stay woke » (« Et s'il n'y avait pas de négros, que des professeurs ? Je reste éveillé »).

Par la suite, le terme connaît un regain de vigueur, y compris en Europe, à partir de 2014 : le meurtre par la police d'un jeune Afro-américain, Michael Brown, donne alors naissance au mouvement Black Lives Matter. En 2016, un documentaire intitulé « Stay Woke : The Black Lives Matter Movement » popularise le terme, et le hashtag #StayWoke se répand alors à travers le monde, devenant un signe de ralliement de ceux qui dénoncent le « racisme systémique », mais aussi d'autres formes d'injustices subies par les minorités sexuelles, ethniques ou religieuses.

Le wokisme prend donc sa source dans les discriminations raciales. Mais il s'agit plus largement de « *prendre conscience des rapports de domination et d'une certaine façon des injustices sociales, et notamment des injustices sociales qui seraient systémiques, c'est-à-dire induites par le système social et politique en place.* »⁵

Ainsi, lors de la Marche des femmes – un rassemblement féministe qui a eu lieu dans plusieurs villes des États-Unis pour protester contre l'élection de Donald Trump en 2017 – le mot est apparu fréquemment sur les panneaux des manifestantes prônant l'intersectionnalité⁶ des luttes.

Si la protection et la défense des minorités constitue ainsi le cœur du mouvement woke, les personnes qui se revendiquent aujourd'hui du wokisme adhèrent à des causes très diverses, comme la lutte antiraciste et contre les violences policières (Black Lives Matter), la lutte contre le réchauffement climatique (marches pour le climat) ou les combats pour l'égalité femmes-hommes (#MeToo)⁷.

3 « Si vous êtes éveillé, vous pigez ça »

4 « *Remaining Awake Through A Great Revolution* »

5 https://www.francetvinfo.fr/elections/presidentielle/video-les-mots-de-la-campagne-presidentielle-de-2022-woke_4777755.html

6 Un concept qui trouve son origine chez Kimberley Williams Crenshaw dans les années 1990 et qui repose sur l'idée que certaines personnes, en l'occurrence les femmes noires, subissent des discriminations simultanées qui se renforcent.

7 https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2021/09/23/quatre-questions-pour-cerner-les-debats-autour-du-terme-woke_6095681_4355770.html

Car comme le résume la politologue Réjane Sénac, auteure d'une enquête de terrain qui a donné lieu à un essai⁸,

« Le diagnostic commun est celui de la dénonciation d'un système capitaliste à la fois sexiste, raciste et écocidaire, qu'il est nécessaire de reconnaître comme tel pour agir efficacement. »⁹

Comme le résumait Pap Ndiaye, professeur à Sciences Po, spécialiste de l'histoire sociale des Etats-Unis, ministre de l'éducation nationale dans le gouvernement d'Elisabeth Borne depuis mai 2022 et peu suspect d'être particulièrement critique envers ce mouvement :

« Il est question de changement de mode de vie, de manière d'habiter, de se déplacer, de cohabiter sur la Terre avec ses habitants non humains. Les assignations de genre et les identités sexuelles sont profondément remises en question »¹⁰.

⁸ *Radicales et fluides – Les mobilisations contemporaines*, Presses de Sciences Po, 2021

⁹ <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/woke-rejane-senac-critique-wokisme/>

¹⁰ https://www.lemonde.fr/international/article/2021/02/08/les-militants-woke-s-inscrivent-dans-une-histoire-longue-de-mobilisation-politique-de-la-jeunesse_6069230_3210.html

À L'ORIGINE : LA DÉCONSTRUCTION

La philosophie occidentale est largement l'héritière de Platon, lequel divisait le monde en deux pôles, dont l'un était valorisé : sensible/intelligible, corps/âme, passion/raison, opinion/vérité, etc.

Dans un ouvrage¹¹ publié en 2020, Stéphanie Roza dresse la genèse de ce qu'elle considère comme une offensive théorique contre le cœur même de l'héritage des Lumières. Et elle situe en 1944, date de la parution de la « Dialectique de la raison »¹² par Theodor Adorno et Max Horkheimer, le point de départ de ce mouvement. Fait caractéristique, l'ouvrage rend la raison responsable des catastrophes contemporaines : loin d'être émancipatrice, elle est taxée de « totalitaire ».

Ensuite viendront Heidegger, Michel Foucault, Jacques Derrida, Gilles Deleuze ou encore Roland Barthes, qui s'inscriront dans la même démarche de « déconstruction » de la raison, de l'universalisme et du progrès, cloués au pilori pour leurs prétentions hégémoniques. Même si leurs travaux ne se résument bien évidemment pas à cela, ces philosophes ayant chacun développé une pensée complexe et produit des écrits majeurs de la philosophie contemporaine, il n'en reste pas moins que c'est chez eux que l'on trouve les prémices du mouvement déconstructionniste qui débouchera, plusieurs décennies plus tard, sur le wokisme.

A rebours de la tradition philosophique occidentale, la stratégie de la déconstruction consistera notamment, comme l'explique Baptiste Rappin,

« à inverser cette polarité : privilégier le sensible sur l'intelligible, donner le primat au simulacre sur l'Idée, faire du corps, et non plus de l'âme, le point de départ de la pensée. Et par extension, dans la mesure où l'homme blanc représente l'archétype du Logos grec : émanciper la femme de l'homme, délivrer les gens de couleur de la tyrannie blanche, libérer les autres civilisations du joug de l'ogre occidental. Bien sûr, il n'existe pas de limites à ce type de raisonnement qui génère par conséquent une prolifération des luttes menées par les minorités ; et la créativité est de mise, dans la mesure où ces combats peuvent, en certaines occasions, se cumuler les uns aux autres : c'est ce que l'on appelle « l'intersectionnalité ». »¹³

Puisque tout est « socialement construit », il importe de déconstruire à tour de bras, et s'il s'agissait au départ de quitter nos évidences, cette entreprise de déconstruction a progressivement dévié vers le déni de toute objectivité, de tout savoir. Ce qui amène Pierre-André Taguieff à affirmer que « Du pédantisme déconstructionniste est né ce monstre qu'est le 'wokisme' »¹⁴ :

« Incarnation supposée de la volonté de puissance et de domination, matrice désignée de l'exploitation capitaliste

et de l'impérialisme colonial, le monde occidental est traité par les déconstructeurs comme l'ennemi absolu. La déconstruction est l'arme intellectuelle censée permettre de dévoiler l'insoutenable face cachée de l'Occident, à savoir son racisme et son sexisme, considérés comme ses héritages culturels à dénoncer, en attendant de les abolir. »¹⁵

Qu'il y ait donc entre Derrida et les wokistes actuels filiation ou trahison, le fait est que le courant woke repose sur une volonté de déconstruction radicale de ce qui faisait le socle commun de nos démocraties libérales depuis les Lumières. Et associé à ce que Nathalie Heinich nomme « un communautarisme de campus », ce courant a donné lieu à ce qu'on appelle aujourd'hui les *studies* :

« ces nouveaux découpages universitaires centrés non sur les disciplines des sciences humaines et sociales (histoire, sociologie, anthropologie, etc.) mais sur des objets d'étude, de préférence définis par leur association à des collectifs minoritaires ou discriminés : les femmes (« études de genre »), les gens de couleur (« études raciales »), les homosexuels, les obèses, les handicapés, etc. »¹⁶

En Belgique francophone existe ainsi depuis 2017 un Master de spécialisation en études de genre, qui « propose une formation multi- et interdisciplinaire dans le domaine des études de genre, en prenant appui sur une perspective intersectionnelle.

¹¹ Stéphanie Roza, *La Gauche contre les Lumières ?*, Fayard, 2020

¹² En allemand *Dialektik der Aufklärung*

¹³ <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/la-deconstruction-rencontre-toujours-plus-dechos-dans-la-sphere-mediatique-et-politique>

¹⁴ <https://www.philomag.com/articles/la-deconstruction-sur-le-banc-des-accuses>

¹⁵ <https://www.philomag.com/articles/la-deconstruction-sur-le-banc-des-accuses>

¹⁶ Nathalie Heinich, *Ce que le militantisme fait à la recherche*, Tracts Gallimard n°29, 2021, pp. 6-7

La formation met l'accent sur la compréhension des processus qui déterminent la manière dont le genre et les rapports sociaux de sexe sont intégrés et construits dans les différents niveaux de la société et en affectent les pratiques et relations sociales, politiques et culturelles. »¹⁷

Cette formation est co-organisée par les six universités de la FWB, et on y trouve notamment des intitulés de cours tels que : « Approche critique des droits de l'homme et de la femme », « Migration and gender », « Genre et sexualité en situation (post)coloniale », « Racismes et anti-racismes »¹⁸, « Approche juridique des discriminations »¹⁹, « Genre et ville », ou encore « Séminaire de littérature néerlandaise (post) coloniale ».

La présentation qui est faite de ce master adopte elle-même d'emblée un point de vue pour le moins orienté :

« La sociologie a elle aussi connu critiques et moqueries avant de s'installer pleinement au sein du monde académique. Tout comme elle, le genre s'est fait taxer de militant et donc loin de l'objectivité prétendument nécessaire à la construction scientifique. Il s'est agi sans doute du seul champ de recherches dont certain-e-s étaient fiers de ne rien connaître et de le proclamer haut et fort. La Royaume-Uni en ce sens s'est montrée très conservatrice. Ses tensions communautaires et philosophiques n'ont certes pas aidé. Il en a fallu de la patience, de la témérité et de la volonté à ces pionnières – et ces quelques pionniers – qui, depuis plus de trente ans, ont inlassablement soutenu un projet d'enseignement universitaire permettant de penser et de transmettre la richesse des études de genre. Mais au-delà de son militantisme sulfureux, le genre s'est longtemps heurté à l'universalité toute masculine qui domine toujours la science. Le genre permet justement de

remettre en cause les catégories de fondation du savoir et de la pensée et d'introduire enfin toutes les catégories au sein de l'Alma Mater.

D'une certaine manière, il contribue à universaliser l'université. »²⁰

L'ULB organise également en 2022-2023 un séminaire d'« Approche critique de la race », qui accueille notamment des exposés tels que « Blanc, flamand, Bruxelles. Une exploration de la blancheur dans le contexte bruxellois » ou « Esquisse d'une économie décoloniale bruxelloise : Les politiques de l'espace public de la rue au parlement »²¹.

¹⁷ <https://uclouvain.be/prog-2022-genr2mc>

¹⁸ coordonné par Abdellali Hajjat, qui est notamment auteur, avec le sociologue français Marwan Mohammed, d'un ouvrage intitulé « Islamophobie. Comment les élites françaises fabriquent le « problème musulman » », et est également le porte-parole du projet HERICOL (héritages coloniaux en Belgique)

¹⁹ Par Isabelle Rorive et Emmanuelle Bribosia, bien connues pour leurs travaux en faveur de politiques « inclusives »

²⁰ <https://www.mastergenre.be/presentation/>

²¹ <https://germe.centresphisoc.ulb.be/fr/evenement/approches-critiques-de-la-race-2022-2023>

CRITIQUES

Les dérives de cette rhétorique radicale font qu'aujourd'hui, le terme est principalement utilisé par les détracteurs du wokisme, qui y voient le triomphe d'une nouvelle forme de « politiquement correct » - rebaptisé par le philosophe français Raphaël Enthoven le « parti unanimiste » - voire d' « islamo-gauchisme ».

Par ailleurs, certains vont même jusqu'à nier l'existence d'un tel courant, prétendant qu'il serait une invention de l'extrême droite pour jeter le discrédit sur toute forme de progressisme. Ainsi, pour l'écrivain Julien Suaudeau :

« Le wokisme est un mot qui ne veut absolument rien dire. Ce faux concept a émergé avec une intention politique et idéologique : flouter la réalité des structures de domination raciste en France aujourd'hui. »²²

Or, s'il est exact qu'il n'existe pas de mouvement structuré se revendiquant du wokisme, il n'en reste pas moins que l'on peut en identifier les caractéristiques principales et en observer les effets, en particulier sur l'universalisme des droits de l'homme. Aussi certains considèrent-ils que loin de prolonger le combat historique contre les discriminations des minorités, le wokisme constitue au contraire une « rupture paradigmatique avec les valeurs que la gauche a jusqu'ici voulu incarner »²³.

Et en effet, certains l'affirment clairement : le projet universaliste aurait échoué. Ainsi, pour Réjane Sénac, auteur d'un essai intitulé « Radicales et fluides. Les mobilisations contemporaines »²⁴,

« La République française, dépeinte comme idéale, n'a en réalité jamais fait de l'universel la chose de tous. Les principes d'égalité et de liberté n'ont longtemps été pensés et appliqués que pour les « frères », ce qui a justifié l'exclusion de la citoyenneté active des femmes (droit de vote, droit de contracter librement, de choisir son métier...), ainsi que des personnes racisées considérées comme des « indigènes » dans des pays colonisés au nom d'une mission civilisatrice de la France. La question est : veut-on continuer à être dans la cécité vis-à-vis des contradictions au cœur des principes républicains ? »²⁵

Or, comme l'écrit Maxime Rotzetter, enseignant de philosophie et de science des religions à Fribourg,

« L'universalisme qui occulte les différences et qui ne sait pas reconnaître que nous vivons dans une société qui discrimine selon le genre, la « race » présumée, l'orientation sexuelle, la validité physique ou mentale, etc., est un universalisme qui uniformise les personnes sur un modèle unique et historiquement masculin, blanc et bourgeois »²⁶.

Il s'agirait dès lors, pour sortir de cet universalisme fallacieux, de développer un universalisme « pluriversel »

« c'est-à-dire qu'il reconnaîtrait les différences et les valoriserait par une politique d'équité plutôt que d'égalité. De fait, donner strictement la même chose à tous les individus sans prendre en compte le fait que leurs besoins sont différents ne fait que renforcer les iniquités. »

L'une des caractéristiques du wokisme est donc la remise en question de l'universalisme républicain, au prétexte qu'il aurait échoué à abolir les discriminations. Mais alors que certains continuent à défendre le modèle, tout en reconnaissant ses failles, le mouvement woke prétend jeter le bébé avec l'eau du bain et sacrifier la raison universelle sur l'autel du ressenti individuel.

C'est en outre dans le sillage de la mouvance woke que se sont développés toute une série de concepts : cancel culture, écriture inclusive²⁷, racisme systémique, masculinité toxique, appropriation culturelle, privilège blanc, grossophobie, fragilité blanche, décolonialisme, intersectionnalité des luttes, etc.

²² <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/universalisme-post-colonial-debat/>

²³ <https://www.letemps.ch/opinions/quoi-wokisme-est-il-nom>

²⁴ Réjane Sénac, *Radicales et fluides. Les mobilisations contemporaines*, Presses de Science Po, 2021

²⁵ <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/woke-rejane-senac-critique-wokisme/>

²⁶ Maxime Rotzetter, *Réponse aux anti-« woke » de gauche et de droite*, *Le Temps*, 21 mars 2022

²⁷ <https://www.cjg.be/lecture-inclusive/>

Aussi certains s'inquiètent-ils aujourd'hui du développement de cette grille de lecture woke. Ainsi le ministre français de l'éducation nationale, Jean-Michel Blanquer, considère le wokisme comme une « pensée de la fragmentation »²⁸ contraire à l'idéal républicain : « ces mouvements sont une profonde vague déstabilisatrice pour la civilisation. Ils remettent en cause l'humanisme, issu lui-même de longs siècles de maturation de notre société »²⁹. Et Jean-Michel Blanquer annonçait en juillet 2021 le lancement d'un laboratoire républicain contre la cancel culture et l'idéologie woke, tandis qu'en janvier 2022 avait lieu à la Sorbonne un colloque international intitulé « Après la déconstruction : reconstruire les sciences et la culture »³⁰, organisé par le Collège de philosophie avec le soutien du Comité Laïcité République.

Mais quelles sont les principales critiques que l'on peut adresser au wokisme ? Et en quoi sont-elles ou non pertinentes ?

L'IMPORTATION D'UNE GRILLE DE LECTURE AMÉRICAINE

Au printemps 2017, un professeur de biologie est encerclé par des étudiants menaçants qui l'empêchent de s'exprimer en chantant « Hey Hey Ho Ho, Bret Weinstein has to go » (« Bret Weinstein doit démissionner »). La scène, filmée grâce à un téléphone portable, contribue à rendre le collège universitaire Evergreen State tristement célèbre. Suite à cela, un documentaire de 52 minutes intitulé « Evergreen et les dérives du progressisme »³¹ est diffusé sur Youtube en 2019. On y voit comment les enseignants sont invités à se présenter non pas selon leur formation ou leurs compétences, mais selon les privilèges dont ils bénéficient en fonction de leur sexe, origine ethnique, milieu socio-culturel, orientation sexuelle. On y voit aussi comment cette université progressiste a peu à peu laissé s'installer un climat de terreur sous couvert d'antiracisme et de lutte contre les discriminations : humiliations, discriminations envers les « Blancs », séquestrations, etc., le tout sous prétexte d'instaurer « l'équité ».

La démission de Bret Weinstein, qui appartient au camp démocrate, n'est qu'un exemple de la dérive de cette université, mais un exemple éclairant : en effet, s'il a démissionné avec fracas de cette université, c'est après avoir refusé de participer à une journée lors de laquelle les « Blancs » étaient exclus. À l'origine de cet événement, la tradition ancienne de la « Journée d'absence », datant des années 1970, en vertu de laquelle une fois par an, le personnel issu de minorités ethniques n'allait pas travailler, afin que les Blancs se rendent compte de la perte que constituait leur absence. Mais en 2017, la logique est inversée : il n'est plus question de permettre aux Noirs de rester chez eux, mais d'obliger les Blancs à le faire, ce qui devient, selon Weinstein, du racisme à l'égard des Blancs :

comme il l'écrit dans l'email justifiant son refus de participer à cette journée,

« sur un campus universitaire, le droit de s'exprimer – ou d'être présent – ne doit jamais être fondé sur la couleur de la peau ».

Or, à Evergreen, il n'était pas - ou plus - possible de formuler cette critique sans être ipso facto accusé soi-même de racisme et menacé dans son intégrité physique. Cette université fut d'ailleurs classée en 2018 parmi les pires en ce qui concerne la liberté d'expression, et ce par un hebdomadaire culturel de Seattle (The Stanger).

Mais l'université d'Evergreen n'est qu'un exemple parmi tant d'autres qui illustrent le développement d'une approche en rupture totale avec l'approche universaliste des Lumières, et fondée sur la « critical race theory » (théorie critique de la race).

LA THÉORIE CRITIQUE DE LA RACE

Cette théorie est apparue aux Etats-Unis dans les années 1980 dans le sillage des Critical Legal Studies, une école de critique du droit qui découle elle-même du réalisme juridique (Legal Realism). Au cœur de ce dernier se trouve l'idée que

« Les concepts au moyen desquels les juges appréhendent les cas et justifient leurs décisions ne sont ni axiologiquement ni politiquement neutres et le droit est avant tout une pratique sociale prise dans un système de valeurs dominant et un système institutionnel contingent. »³²

²⁸ https://www.huffingtonpost.fr/entry/apres-lislamo-gauchisme-le-gouvernement-en-croisade-contre-le-wokisme_fr_6167f960e4b0d3f507c7ca20

²⁹ https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2021/09/23/quatre-questions-pour-cerner-les-debats-autour-du-terme-woke_6095681_4355770.html

³⁰ Colloque dont le programme est consultable ici : <https://decolonialisme.fr/?p=6333>

³¹ <https://www.youtube.com/watch?v=u54cAvqLRpA>

³² <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-3-page-359.htm>

Les Critical Legal Studies vont un pas plus loin encore en considérant que le droit est d'emblée un instrument de domination, et qu'il faut donc, pour contrer ce travers, intégrer dans le droit les revendications des minorités. Enfin, la Critical Race Theory (CRT) vient parachever le raisonnement :

« Les Race-Crits (...) mettent l'accent sur la manière dont les prétendues avancées constitutionnelles liées à la déségrégation légale n'ont pas promu l'égalité raciale réelle car elles correspondaient en réalité à la promotion des intérêts de la majorité blanche. L'égalité devant la loi n'est qu'une mystification lorsque le principe est interprété par des juges blancs conservateurs. La normativité juridique fonctionne alors pour reproduire les inégalités réelles. »³³

La CRT repose donc sur le constat que les principes libéraux, prétendument « color blind » (aveugles à la couleur, ou encore « daltonisme racial »), confortent en réalité les inégalités et les rapports de domination : même en l'absence d'intention ou d'idéologie raciste, il existe des processus sociaux qui induisent un racisme dit « structurel » favorisant la population blanche, tant dans les institutions (police, justice, enseignement,...) que dans les interactions sociales quotidiennes, qui fourmillent de « micro-agressions » révélatrices.

La théorie critique de la race a fait l'objet de diverses critiques, tant académiques que politiques. En 2020, le gouverneur de Californie avait été saisi d'une proposition de loi visant à rendre obligatoires les cours d'« ethnic studies » dans tous les lycées publics. Ce texte largement inspiré de la théorie critique de la race, qui entendait donner pour mission à l'enseignement de « critiquer l'empire et sa relation à la suprématie blanche, au racisme, au patriarcat, au capitalisme [...], défier les croyances impérialistes et coloniales hégémoniques », fut jugé tellement orienté idéologiquement que le gouverneur y mit son veto.

Depuis, cette théorie est fréquemment condamnée comme raciste et prônant le sectarisme, et son enseignement est aujourd'hui interdit dans plusieurs États américains.

Car évidemment, on assiste avec la CRT au grand retour de la race, concept que l'on croyait avoir définitivement évacué. Comme l'explique Pierre-André Taguieff,

« Chassée par la porte, la "race" revient par la fenêtre. Une "race" certes déconstruite et en principe débiologisée, mais qui reste associée à la couleur de la peau, laquelle est un marqueur de l'appartenance aux "dominants" ou aux "dominés". Puisque tout est construction sociale, la "race" est une réalité sociale comme n'importe quelle autre et devient ainsi à la fois un phénomène à étudier et un facteur explicatif des processus sociaux. Bref, "la race, ça compte" »³⁴.

L'ETHNICITÉ À LA MODE US

Ce retour à la « race » est sans aucun doute la conséquence de l'échec relatif des politiques « color blind » que Norman Ajari écrit ainsi :

« une situation où, par exemple, les Africains Américains représentent à peu près 13% de la population et environ 2% des richesses. Dans ce contexte, nous avons un modèle libéral qui fonde la société sur la liberté et une égalité juridique aveugle aux différences. Très bien. Sauf que dans les faits, cela ne fonctionne pas. Les inégalités perdurent : les populations noires s'appauvrissent, les clichés racistes survivent. À partir de là, nous disons que nous devrions peut-être nous tourner vers d'autres modèles théoriques comme la théorie critique de la race. Que dit cette théorie ? La race comme construction sociale (et non comme pseudo-réalité biologique) est un concept d'analyse pertinent pour décrire et combattre les injustices. »³⁵

C'est donc sur l'échec des politiques « color blind » que se développent en retour les politiques d'affirmation des identités ethniques.

Pour comprendre cette évolution, il faut revenir à la création de États-Unis : un territoire sur lequel vivaient des peuples autochtones, les Amérindiens, et sur lequel vinrent ensuite s'établir des colons venus d'Europe, animés au départ de la volonté d'imposer le modèle culturel anglo-saxon. Entre 1790 et 1850, les habitants étaient classés selon deux catégories : « Blancs » et « Noirs », ces derniers étant subdivisés entre « libres » et « esclaves ». Les Amérindiens qui vivaient dans des tribus, quant à eux, n'étaient pas comptabilisés, car non imposables.

C'est donc dans le but de discriminer, et même de perpétuer la ségrégation raciale, que les statistiques ethniques furent d'abord instaurées, avant de devenir des instruments de lutte contre la discrimination dans les années 60, avec les politiques d'« affirmative action ».

Ainsi, au lieu de développer des politiques « color blind » partant du principe que les êtres humains naissent « égaux en dignité et en droits » comme l'énonce la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme de 1948, les USA n'ont en somme jamais réussi à se détacher d'une grille d'analyse fondée l'ethnicité. C'est ainsi qu'on a vu naître sur les campus américains des espaces de non-mixité, destinés aux étudiantes, aux étudiants noirs de sexe masculin, aux étudiants latinos, etc. Des universités destinées spécifiquement aux Noirs, traces de la ségrégation raciale en vigueur au 19^e siècle, subsistent également et centrent leur programme sur la préservation et le développement d'une « fierté noire ».

Et il va de soi qu'une telle structuration de la société a des effets sur la manière dont les citoyens se perçoivent. Comme l'écrit Olivier Richomme,

³³ <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-3-page-359.htm>

³⁴ <https://www.philomag.com/articles/faute-il-parler-de-race>

³⁵ <https://www.philomag.com/articles/le-wokisme-est-il-un-humanisme-debat-entre-norman-ajari-et-pierre-valentin>

« de la naissance à la mort, les américains se classent, et sont classés, suivant des critères « ethno-raciaux » dans tous les domaines de la statistique. Cette omniprésence de l'identification « ethno-raciale » a comme conséquence de recentrer la conscience de soi et de l'Autre, qui sont indissociables, autour du paradigme de la classification « ethno-raciale ». »³⁶

Or, notre histoire est-elle comparable à celle de Etats-Unis ? Autrement dit, et si ceux qui dénoncent à l'envi le néo-colonialisme et l'occidentalocentrisme se rendaient eux-mêmes coupables, ou complices, d'une forme d'impérialisme culturel en important sans autre forme de procès une grille de lecture particulière et à bien des égards spécifique aux Etats-Unis ?

C'est en tout cas ce que dénonçaient déjà en 1998 Pierre Bourdieu et Loïc Wacquant lorsqu'ils notaient que :

« aujourd'hui, nombre de topiques directement issus de confrontations intellectuelles liées à la particularité sociale de la société et des universités américaines se sont imposés, sous des formes en apparence déshistoricisées, à l'ensemble de la planète. »³⁷.

Et ceux-ci de préciser :

« Une représentation historique, née du fait que la tradition américaine plaque la dichotomie entre Blancs et Noirs de manière arbitraire sur une réalité infiniment plus complexe, peut même s'imposer dans des pays où les principes de vision et de division, codifiés ou pratiqués, des différences ethniques sont tout à fait différents (...) »³⁸

Ce qui a pour effet de « favoriser une véritable « globalisation » des problématiques américaines, donnant ainsi raison, sur un point, à la croyance américano-centrique dans la « globalisation » entendue, tout simplement, comme américanisation du monde occidental et, de proche en proche, de tout l'univers (...) »³⁹

Pierre Valentin, étudiant en master science politique à l'université Paris-2 Panthéon-Assas et diplômé en philosophie et politique de l'université Royaume-Uni Royaume-Uni, dénonçant « ce tour de passe-passe qui consiste à faire passer pour universelle une problématique faite par et pour les Américains », affirme quant à lui que « Si nous ne prenons pas en considération la théorie critique de la race, c'est qu'elle ne nous concerne pas ! »⁴⁰

Et à tout le moins, notre histoire est en effet fondamentalement différente de celle des Etats-Unis. Un exercice de comparaison de nos histoires respectives, notamment en matière d'histoire du colonialisme, d'histoire des immigrations, de modèles politiques d'intégration et de relations à l'altérité, mériterait d'être mené dans les écoles, afin de lutter contre l'adoption hâtive d'une grille de lecture américaine à notre vieux continent.

LA MORALISATION DU DÉBAT PUBLIC

Une deuxième critique que l'on formule fréquemment au sujet du wokisme est la confiscation du débat, voire son interdiction au profit de manœuvres d'effacement de tout ce qui s'éloigne du « camp du bien », ce qui mène à ce qu'on nomme « cancel culture ». Judith Lussier définit cette tendance – qui selon elle n'est pas limitée au wokisme, mais se retrouve également à droite de l'échiquier politique, comme

« le fait d'éjecter des gens, des œuvres, des idées ou des monuments historiques de l'espace public parce qu'ils ne correspondent pas à certaines valeurs. »⁴¹

Lorsque Judith Lussier a commencé ses recherches – qui ont abouti à la publication d'un essai intitulé « Annulée » -, elle était convaincue que la cancel culture, ou « culture du bannissement » n'existait pas. Aujourd'hui, elle note cependant que

« Il n'y a rien de plus intransigeant envers la gauche que la gauche elle-même. Des militants finissent parfois par « s'annuler » entre eux, victimes d'une tyrannie de la cohérence — si une personne se présente comme étant sensible aux inégalités sociales, on s'empressera de la placer devant ses contradictions lorsqu'elle commettra un faux pas. »⁴²

³⁶ Olivier Richomme, *La construction politique de l'Autre : le cas des statistiques « ethno-raciales » aux États-Unis*, résumé, <https://books.openedition.org/puf/fr/5080?lang=fr>

³⁷ Bourdieu Pierre, Wacquant Loïc J. D. *Sur les ruses de la raison impérialiste*. In: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 121-122, mars 1998. *Les ruses de la raison impérialiste*. pp. 109-118; https://www.persee.fr/doc/AsPDF/arss_0335-5322_1998_num_121_1_3250.pdf

³⁸ idem

³⁹ idem

⁴⁰ <https://www.philomag.com/articles/le-wokisme-est-il-un-humanisme-debat-entre-norman-ajari-et-pierre-valentin>

⁴¹ Marie-Hélène Proulx, *La cancel culture expliquée*, *L'actualité*, 3 novembre 2021, <https://lactualite.com/societe/la-cancel-culture-expliquee/>

⁴² Marie-Hélène Proulx, *La cancel culture expliquée*, *L'actualité*, 3 novembre 2021, <https://lactualite.com/societe/la-cancel-culture-expliquee/>

LE DROIT ET LA MORALE

Hegel (1770-1831) y insistait déjà : « Il faut distinguer droit et morale. Le droit peut très bien permettre une action qu'interdit la morale. »⁴³.

En effet, le droit se compose de l'ensemble des règles régissant la vie en société édictées par la puissance publique, et dont le non-respect est assorti d'une sanction.

La morale, quant à elle, trouve sa source dans la conscience individuelle, même si elle peut évidemment être considérablement influencée par les normes sociales en vigueur, qui varient d'une société et d'une époque à l'autre.

Mais le droit et la morale diffèrent également quant à leurs finalités, dès lors que le droit vise la préservation de la vie en société, alors que la morale est individuelle et peut concerner des comportements qui n'ont de conséquence sur personne d'autre que soi.

Il est évidemment vain de tenter de dissocier totalement le droit de la morale, dès lors que les normes morales en vigueur exercent une influence sur le droit – pourquoi, par exemple, interdire la nudité en public, si ce n'est parce que cela « ne se fait pas » selon nos normes morales -, et qu'à l'inverse le droit précède parfois l'évolution des mœurs et contribue dès lors à les infléchir – comme lorsque la France abolit la peine de mort, à une époque où la population y est encore majoritairement favorable.

Pour autant, nos démocraties libérales admettent et même visent à préserver un espace entre droit et morale. On trouve déjà chez John Locke l'idée selon laquelle la recherche du bien commun doit se fonder sur la préservation des droits individuels fondamentaux, et toute la tradition libérale s'inscrit dans cette

logique qui conçoit la liberté comme la conjonction de deux principes : l'individualisme et la neutralité axiologique de l'État. L'article 4 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen⁴⁴ manifeste ainsi clairement qu'on ne pourra plus invoquer une quelconque norme (morale, religieuse, philosophique) pour limiter le droit de chacun à vivre comme il l'entend. La seule limite possible à ma liberté est dès lors celle d'autrui.⁴⁵

C'est le propre des régimes totalitaires de prétendre exercer un contrôle total sur l'individu, jusque dans l'intimité de sa conscience, et de punir les intentions :

« Par le monopole des médias, de la culture, de la classe intellectuelle, un régime totalitaire tente de dominer complètement -totalement- les différents aspects de la vie sociale et privée. À tous les échelons de l'existence -la famille, le quartier, le lieu de travail ou de loisirs- un régime totalitaire établit des mécanismes d'encadrement qui s'appuient sur la suspicion, la dénonciation et la délation. L'accès à des postes, l'obtention de biens ou de privilèges deviennent fonction du respect de l'idéologie et de l'«enthousiasme» manifesté à l'endroit des principes et des dirigeants du régime. (...) D'une manière plus générale, un régime politique est dit totalitaire lorsqu'il exerce son emprise sur l'ensemble des activités des citoyens et qu'il abolit, ou tente d'abolir, toute notion de vie privée. »⁴⁶

À l'inverse, une démocratie libérale moderne ne se préoccupe d'interdire que les actions qui engendrent un dommage pour autrui. Comme l'écrivait Schopenhauer :

« (...) L'État n'a nullement à se soucier de la volonté, ni de l'intention en elle-même ; il n'a affaire qu'au fait (soit accompli, soit tenté), et il le considère chez l'autre terme de la corrélation, chez la victime ; pour lui donc il n'y a de réel que

le fait, l'événement. Si parfois il s'enquiert de l'intention, du but, c'est uniquement pour expliquer la signification du fait. Aussi l'État ne nous interdit pas de nourrir contre un homme des projets incessants d'assassinat, d'empoisonnement, pourvu que la peur du glaive et de la roue nous retienne non moins incessamment et tout à fait sûrement de passer à l'exécution. L'État n'a pas non plus la folle prétention de détruire le penchant des gens à l'injustice, ni les pensées malfaisantes ; il se borne à placer, à côté de chaque tentation possible, propre à nous entraîner vers l'injustice, un motif plus fort encore, propre à nous en détourner ; et ce second motif, c'est un châtement inévitable. »⁴⁷

Bien sûr, le droit ne peut être totalement étanche à la morale, mais l'idée prévaut néanmoins, dans nos démocraties libérales, que le droit n'a pas à dire le bien ni le mal, mais doit se borner à esquisser les limites de ce qui est autorisé ou interdit, et ce en fonction de la nécessaire préservation des droits de chacun.

Il est donc essentiel qu'existe une marge entre droit et morale, où peut se déployer la liberté individuelle, et ce d'autant que dans des sociétés sécularisées, il n'y a plus d'unanimité sur ce que sont le bien et le mal.

C'est d'ailleurs grâce à cette dissociation entre le droit et la morale qu'ont pu advenir des lois telles que celles dépénalisant l'IVG ou l'euthanasie ou que la sodomie, le blasphème ou l'adultère ne sont plus considérés comme des délits : libre à chacun, en fonction de sa morale individuelle, de juger ces pratiques immorales ou non, mais la loi ne les condamne plus, permettant par là même à la liberté individuelle de se déployer.

De même en matière de liberté d'expression, la Cour européenne des droits de l'homme a rendu le 7 décembre 1976 le célèbre arrêt Handyside, qui rappelle que

⁴³ Hegel, *Propédeutique philosophique, 1809-1811, Introduction*, f° 23, Trad. M. de Gandillac, Éditions de Minuit, 1997, p. 37-38.

⁴⁴ « La liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui : ainsi, l'exercice des droits naturels de chaque homme n'a de bornes que celles qui assurent aux autres Membres de la Société la jouissance de ces mêmes droits. Ces bornes ne peuvent être déterminées que par la Loi. »

⁴⁵ Voir Jean-Claude Michéa, *Le loup dans la bergerie*, Climats, 2018

⁴⁶ *Perspective Monde, définition de Régime totalitaire, École de politique appliquée, Université de Sherbrooke, Québec*, <https://perspective.usherbrooke.ca/bilan/servlet/BMDictionnaire?iddictionnaire=1531>

⁴⁷ Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1819, f° 62, tr. fr. A. Burdeau, PUF, Quadrige, 2003, p. 433.

« La liberté d'expression constitue l'un des fondements essentiels d'une société démocratique, l'une des conditions primordiales de son progrès et de l'épanouissement de chacun. Sous réserve des restrictions mentionnées, notamment dans l'article 10 de la Convention européenne des droits de l'homme, elle vaut non seulement pour les informations ou les idées accueillies avec faveur, ou considérées comme inoffensives ou indifférentes, mais aussi pour celles qui heurtent, choquent ou inquiètent l'État ou une fraction quelconque de la population. Ainsi le veulent le pluralisme, la tolérance et l'esprit d'ouverture sans lesquels il n'y a pas de société démocratique. »

La libre circulation des idées est en effet considérée comme un fondement majeur de nos démocraties libérales, où le désaccord est considéré comme à la fois légitime et fécond : légitime, parce que la diversité des idées est considérée comme allant de soi, dès lors que nous ne sommes pas tous semblables et ne privilégions pas les mêmes valeurs ou référentiels; fécond, parce c'est que du choc des idées que jaillit la lumière, comme l'écrivait déjà au 17^e siècle le philosophe Nicolas Boileau.

Or, le wokisme tend à refuser le choc des idées, ou à le clore aussitôt par des manœuvres d'interdiction ou d'effacement de toute idée jugée malséante. Le critique culturel, écrivain et philosophe américain Thomas Chatterton Williams estimait ainsi dans une interview en 2021 être face à une nouvelle forme de puritanisme, comme à l'époque du maccarthysme :

« On en arrive à une sorte de propagande, une manière de parler et d'agir, comme on en voyait dans les régimes communistes en Union soviétique ou en Chine. »⁴⁸

UN MONDE BINAIRE

Comme l'écrit François-Bernard Huyghe

« La lutte politique a toujours produit une rhétorique bien éprouvée : les idées de l'adversaire sont contradictoires, ses passions intéressées, ses valeurs immorales. Mais le mouvement woke suit une logique plus inquisitoriale et plus personnelle : démasquer des coupables, déconstruire les stéréotypes et alibis des dominants, révéler leurs pulsions. Et le tout au nom des souffrances qu'ils infligent et des identités qu'ils écrasent. Les griefs – de sexe, genre, race, nature, colonialisme – deviennent des moteurs de l'Histoire. L'utopie du monde à rebâtir est remplacée par l'impératif du moindre mal : ne pas abîmer la planète, ne pas offenser/stigmatiser un groupe, s'indigner, regretter, toujours regretter. Cette démarche est quasi-religieuse. L'éveillé woke se veut littéralement impeccable, sans péché. On est complice ou conscient, victime ou culpabilisé. Le woke, c'est le culte du surmoi. »⁴⁹

Ainsi, lorsque l'auteur J.K. Rowling ironise en 2020 sur Twitter suite à un article parlant des « personnes ayant leurs règles », en rappelant qu'il existe un mot pour désigner ces personnes, elle est aussitôt accusée de transphobie. Anecdote ? Pas sûr, dès lors que l'année précédente, une chercheuse britannique, Maya Forstater, a été licenciée par son employeur⁵⁰, l'ONG américaine Centre for Global Development, pour avoir affirmé qu'il était impossible de changer de sexe biologique. Pourtant, les arguments de Forstater sont scientifiquement fondés, et ni elle ni Rowling ne sont opposées à ce que des personnes optent pour un changement de sexe : elles considèrent simplement que le sexe biologique est une réalité qu'il est impossible de modifier. Un point de vue dorénavant considéré comme inaudible par ces tenants du wokisme pour lesquels le ressenti individuel surpasse, voire étouffe, tout autre critère.

Le monde se divise désormais en deux catégories mutuellement exclusives : les oppresseurs et les opprimés. Car les discriminations, à en croire les « woke » sont partout. Qui plus est, elles se cumulent, se conjuguent, s'entrecroisent et même se multiplient. C'est ce qu'on appelle l'intersectionnalité : une femme noire ne vit pas seulement le racisme ET le sexisme : elle vit quelque chose de singulier, qui n'est pas seulement l'addition de deux discriminations, mais leur combinaison qui fait que la réalité de ce qu'est « être une femme noire » ne peut être comprise ni par les femmes blanches, ni par les hommes noirs. Tout au plus ceux-là peuvent-ils être des « alliés », mais jamais leur parole ne pourra valoir celle des femmes noires. Car au centre du wokisme, il y a le vécu. Si vous n'avez pas vécu quelque chose « dans votre chair », vous n'êtes pas vraiment légitime pour en parler : vous devez laisser parler les concernés. Pas les experts, les spécialistes, ceux qui ont étudié la question, non : les concernés.

Le slogan bien connu « Ne me libère pas, je m'en charge » devient dès lors exemplatif de cette volonté de mettre le vécu individuel au centre, afin de « libérer la parole » de ceux qui connaissent l'oppression, la domination, etc. Ceux qui n'ont pas vécu cette expérience, n'étant pas « concernés », peuvent tout au plus devenir des « alliés ». Mais ce n'est pas si simple :

« Tout d'abord, précisons qu'être allié.e n'est pas un loisir ni une manière de se faire congratuler. La posture d'allié.e passe par une relation authentique avec les personnes concernées. En effet, la préposition « avec » est soulignée par les auteures. Lorsqu'il s'agit de « parler de » ou de « parler pour », on finit par prendre la place de celle qui devrait s'exprimer. Donc « parler avec », ou donner sa place à la personne concernée, serait l'attitude la plus pertinente et utile. En outre, on ne peut pas s'autodéclarer « allié.e » tout simplement. »⁵¹

⁴⁸ Thomas Chatterton Williams, Grand entretien, « Celui qui s'oppose à la cancel culture est désormais associé à Trump », L'Opinion, 16 février 2021, <https://articles.cafeyn.co/45c173/l-opinion/2021-02-16/thomas-chatterton-williams-celui-soppose-a-la-cancel-culture-est-desormais-associe-a-trump?lng=fr>

⁴⁹ <https://www.marianne.net/agora/les-mediologues/crime-de-penser-le-woke-cest-le-culte-du-surmoi>

⁵⁰ Elle a ensuite gagné son procès en appel contre son employeur, qu'elle accusait de discrimination sur base de ses idées

⁵¹ https://www.sccul.ulaval.ca/info_sccul/dossier/que-signifie-etre-ou-devenir-allie-e/

LE TRIOMPHE DU RESENTI

La parole des experts – médias, politiques, académiques – est d'emblée suspecte, dès lors qu'elle est assimilée à la parole des dominants :

« Le savoir dit scientifique cacherait en réalité une volonté de domination sur l'Autre, la figure de la minorité sous toutes ses formes. On retrouve ici l'influence de Michel Foucault : « Pouvoir et savoir s'impliquent directement l'un l'autre », écrit-il dans Surveiller et Punir (1975) »⁵².

Dès lors, il s'agit d'élaborer des contre-discours, qui prennent notamment la forme du témoignage, car « l'engagement s'inscrit dans des expériences vécues, sans pour autant pouvoir être réduit à une forme d'individualisme. En effet, l'expérience individuelle est politisée en la comprenant comme l'expression d'une domination collective »⁵³.

De plus en plus, il s'agit de se raconter à la première personne, sur le modèle du storytelling, cette technique commerciale que l'on traduit en français par « mise en récit », et qui consiste à enrober un discours marketing dans un conte, un récit générateur d'émotions. Et on retrouve ce procédé, outre-Atlantique, jusque dans le droit,

« en donnant une voix spécifique aux « racialisés » dans la littérature juridique et les analyses de cas. Prétendre que le droit parle d'un point de vue neutre, objectif, sans adopter de perspective particulière, revient en réalité à reproduire la perspective des privilégiés blancs et à rendre le droit inaccessible à ceux auxquels il devrait au contraire fournir les moyens de leur protection.

Ainsi proposent-ils parfois d'abandonner la parole en troisième personne dans la littérature juridique pour promouvoir les récits en première personne, les paraboles, le story-telling et les anecdotes personnelles. »⁵⁴

La subjectivité fait ainsi loi. Et cela se manifeste jusque dans le vocabulaire : ainsi, on est « assigné fille (ou garçon) à la naissance », « racisé » ou « mégenré ». Comment ne pas voir la charge accusatoire de ces termes, qui indiquent que c'est l'Autre qui est responsable, voire coupable d'assigner à son interlocuteur – réel ou imaginaire – un sexe, une « race » ou un « genre » qui n'est pas le sien ?

Bret Weinstein en témoigne ainsi : le simple fait de demander où, quand, de quelle manière, se manifestait la suprématie blanche à Evergreen - université éminemment progressiste -, était raciste, car demander à des victimes de racisme de prouver qu'elles le sont est évidemment un acte d'une insupportable violence.

Mais cela n'a rien d'étonnant : car le wokisme, en réalité, est d'abord et avant tout une idéologie de la repentance : il ne s'agit pas, s'agissant de dépeindre les rapports sociaux, d'analyser qui opprime qui, en toute objectivité, mais, pour les « dominants », de reconnaître leurs torts. Et il ne saurait donc être question de parler de femmes violentes, de musulmans homophobes ou de noirs riches. D'où la construction du modèle parfait du dominant, à l'intersection de tous les « privilèges » : le mâle blanc de 50 ans, hétérosexuel « cisgenre » qui plus est.

Le monde woke est binaire : « Dis-moi qui tu es, je te dirai qui tu opprimes ». Et par le biais du wokisme se développe ainsi une forme particulièrement agressive d'imposition de ce qu'on appelait, dans les années 1980-1990, le « politiquement correct », qui a débouché ensuite outre-Atlantique sur les « politiques de l'identité ».

Qu'il s'agisse d'art, d'enseignement, de politique ou de recherche, le wokisme compromet ainsi la possibilité même de la diversité des idées qu'il prétend fallacieusement vouloir préserver, et donc du progrès. Car les tenants de positions antagoniques sont désormais considérés comme des ennemis « plutôt que comme de simples adversaires (...), qu'il s'agit dès lors non de convaincre mais de réduire au silence. »⁵⁵

Pierre-Henri Tavoillot, maître de conférences en philosophie à la Sorbonne et à Sciences Po Paris et organisateur du colloque « Après la déconstruction : reconstruire les sciences et la culture », y pointait ainsi la dérive totalitaire de l'idéologie woke :

« Comme toutes les relations sociales sont pétries de conflits et de violences en tout genre (patriarcat, capitalisme, colonialisme, écologie, etc.), alors toute contestation de leurs idées est une confirmation de leur thèse. Dès lors, il n'y a plus de dialogue possible puisqu'il y a une « criminalisation » de la pensée adverse. C'est l'inverse de la démarche scientifique ! Pour eux, tout est combat, et pour nous, tout est débat ! »⁵⁶

LA VICTIMISATION

La notion d'intersectionnalité, on l'a vu, est centrale dans la pensée woke, puisqu'elle consiste à venir corriger un défaut majeur, à ses yeux, des luttes « classiques » contre les discriminations, qui se focalisaient sur un critère – l'origine ethnique ou le sexe – sans prendre en compte le vécu spécifique de celles se trouvant à l'intersection de ces deux critères – les femmes noires.

⁵² <https://www.philomag.com/articles/le-wokisme-est-il-un-humanisme-debat-entre-norman-ajari-et-pierre-valentin>

⁵³ <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/woke-rejane-senac-critique-wokisme/>

⁵⁴ Magali Bessone, **Quelle place pour la critique dans les théories critiques de la race ?**, <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-3-page-359.htm>

⁵⁵ Nathalie Heinich, <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/nathalie-heinich-lumiversalisme-consiste-a-encourager-laspiration-au-bien-commun>

⁵⁶ <https://www.philomag.com/articles/colloque-sur-la-deconstruction-ce-qui-sest-vraiment-dit-la-sorbonne>

Mais en réalité, ce prisme intersectionnel a pour conséquence de fabriquer de nouveaux (véritables) exclus à la pelle, puisque tous ceux qui ne sont pas à l'intersection parfaite de toutes les discriminations sont quelque part détenteurs d'un « privilège », malgré toutes leurs souffrances.

D'où l'inévitable concurrence victimaire, dont Safia Kessas, journaliste initiatrice des « Grenades » à la RTBF, a fait les frais en avril 2022, puisqu'elle fut accusée par des activistes de n'être pas légitime pour modérer une conférence d'Angela Davis à Bruxelles, parce que pas assez noire – elle qui est pourtant « issue de la diversité » et militante du féminisme intersectionnel.

A la volonté d'émancipation, à la fierté de s'être « fait tout seul », d'avoir surmonté les embûches, les difficultés, les injustices, les préjugés, succède désormais la volonté d'être reconnu comme victime : du sexisme, du racisme systémique, de l'islamophobie, du néo-colonialisme, de la grossophobie, de l'appropriation culturelle, de la transphobie, etc.

Et toutes ces « victimes » exigent « réparation », mais aussi séparation : car notre société serait tellement insécurisante qu'il faudrait prévoir des lieux où se préserver d'idées, de livres, de films, d'œuvres d'art ou de propos insécurisants.

Ces lieux, baptisés **safe spaces**, sont ces endroits où, sur certains campus américains ou anglais, les étudiants qui se sentent blessés par un propos peuvent se réfugier pour échanger sur leurs expériences traumatiques.

Certes, il y a bien longtemps que des associations accueillent, dans un cadre qui leur offre toutes les garanties de sécurité, des personnes homosexuelles, ou des victimes de viol par exemple. Le procédé n'a rien de scandaleux, et il évidemment naturel de souhaiter pouvoir interagir dans un climat serein où

règne le respect mutuel. Mais sur cette logique se développent ces dernières années de nouvelles initiatives, réservant par exemple des ateliers ou des conférences, a priori publics, aux femmes ou aux personnes de couleur noire.

Or, ce procédé inspiré des safe space accrédite l'idée que s'il faut des endroits « safe », c'est parce que le reste du monde ne l'est pas. Et pire encore, qu'il est préférable de se replier sur un entre-soi confortable plutôt que de travailler à rendre ce monde plus sûr, comme le faisaient par exemple ces femmes qui, il y a quelques années, avaient décidé d'aller en groupe au café, dans des quartiers de Bruxelles où il était devenu inimaginable pour une femme de s'attabler devant un verre ou une tasse de thé.

De plus, avec la pratique des safe space grandit de plus en plus l'idée qu'il est légitime de chercher à se protéger d'idées qui pourraient être blessantes, exactement comme des femmes victimes de violences conjugales peuvent éprouver le besoin de se réunir entre elles pour échanger sur un vécu traumatique. Ou comme si se voir imposer par son professeur de lettres la lecture d'une œuvre de fiction comportant le mot en « N » (« nigger », c'est-à-dire « nègre »)⁵⁷ pouvait susciter le même traumatisme que d'entendre un professeur d'histoire faire l'éloge du III^e Reich...

Voilà une curieuse conception de l'université que celle qui, plutôt que de privilégier la confrontation d'idées, la controverse argumentée et constructive et, en toile de fond, la liberté d'expression, en vient à estimer qu'il faut protéger les étudiants d'idées qui pourraient les traumatiser. Le respect des personnes, condition indispensable au débat, est peu à peu supplanté par celui des idées, tandis que le respect de certaines idées qui sont dans l'air du temps est lui-même travesti en interdiction de soumettre ces idées à l'analyse et à la critique.

LA CULTURE DE L'EFFACEMENT

En avril 2019, Julien Suaudeau et Mame-Fatou Niang initiaient une pétition – réitérée un an plus tard - visant à faire retirer de l'Assemblée nationale française une fresque de l'artiste Hervé di Rosa commémorant la première abolition de l'esclavage, celle de l'An II (1794). Leur grief ? Cette fresque reprendrait en les banalisant « les codes iconographiques du colonialisme et du racisme français et belges »⁵⁸, « hésitant entre Banania et Tintin au Congo », dès lors que l'artiste représente les esclaves noirs avec de grosses lèvres rouges : « on est au-delà du stéréotype : on a le sentiment d'ouvrir un des grimoires infâmes de la suprématie blanche »⁵⁹.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les auteurs de la pétition enseignent dans des universités américaines. Et l'artiste, quant à lui, est coutumier des personnages aux grandes lèvres, quelle que soit leur couleur de peau, et une autre de ses œuvres figure également à l'Assemblée nationale, commémorant l'adoption du suffrage universel et figurant cette fois des femmes, également nanties de grosses lèvres rouges ! Mais rien de tout cela ne convainc les auteurs de la pétition.

Et ceci n'est qu'un exemple parmi d'innombrables autres tentatives de faire supprimer ou annuler des événements, représentations, conférences, expositions ou publications.

En réaction à cette tendance, le Harper's Magazine publiait en juillet 2020 une lettre ouverte⁶⁰ dans laquelle 153 personnalités dénonçaient « l'intolérance face aux opinions contraires, la mode (...) de la dénonciation publique et la tendance à dissoudre la complexité des sujets politiques dans des certitudes morales aveugles »⁶¹.

⁵⁷ allusion à une prof de l'université d'Ottawa suspendue en 2020 suite à sa dénonciation par un syndicat d'étudiants

⁵⁸ <https://www.slate.fr/story/190641/tableau-herve-di-rosa-commemorer-abolition-esclavage-assemblee-nationale>

⁵⁹ <https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20190404.OBS1119/banalisation-du-racisme-au-c-ur-de-la-republique-ouvrons-les-yeux.html>

⁶⁰ <https://harpers.org/a-letter-on-justice-and-open-debate/>

⁶¹ https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2020/07/24/qui-est-vraiment-bari-weiss-la-journaliste-qui-vient-de-demissionner-du-new-york-times_6047197_4500055.html

Nous sommes au cœur de la **cancel culture**, qui s'inscrit dans la droite ligne de ce qui précède : il s'agit cette fois non de se préserver soi-même d'une idée jugée dérangeante, mais de faire en sorte que cette idée ne puisse plus s'exprimer : de l'effacer. Pratiquement, il s'agit à l'origine de dénoncer publiquement les actes, idées ou propos d'une personne, comme cela fut fait dans le cadre de la campagne #Metoo. Mais on passe facilement de ce type de témoignage visant à sortir d'une culture de la honte, à « libérer la parole » à des #Balancetonporc, où l'on en vient à « balancer » pêle-mêle tant des violeurs que des blagues un peu graveleuses d'un collègue à la pause-café, sans toujours en mesurer les conséquences, ou pire, en les assumant.

Ainsi est progressivement imposé le silence à toute voix un tant soit peu divergente, alors même qu'on est bien loin de l'indispensable protection de l'intégrité physique des personnes face à des discours de haine. Et on ne compte plus les artistes, écrivains, conférenciers, enseignants et autres personnalités publiques qui se sont ainsi vues « cancelées » par un tribunal d'activistes se prenant à la fois pour des justiciers et pour des garants de la moralité publique.

Car « *«Être vexé» devient une valeur en soi et nous donne automatiquement raison; au fond, l'on n'a plus besoin de réfléchir, argumenter, convaincre, ni d'expliquer les inégalités de traitement. Cela appauvrit le débat autour des droits humains.* »⁶²

Face à cette moralisation, il est urgent de réhabiliter le droit au désaccord, et à son expression argumentée. Le désaccord ne doit donc pas être aboli ni gommé, mais au contraire recherché. Et les échanges doivent être guidés prioritairement par la recherche du meilleur argument, ce qui implique le développement de capacités rationnelles, et non par l'obsession de ne pas blesser. Cela implique la réaffirmation du rôle central de l'école en la matière : elle doit rester, ou redevenir, un lieu où les idées se forgent, se mettent à l'épreuve, se déconstruisent, se nuancent, par la confrontation aux idées d'autrui.

UNE LECTURE DU MONDE TRÈS POLITIQUE

La vision du monde « woke », qui met l'accent sur la « race », l'origine ou le sexe, est très américaine et très éloignée de notre tradition universaliste : jamais dans l'histoire de l'Europe, à tout le moins depuis la révolution française, nous n'avons accordé cette importance maladroite à des dimensions de l'individu qu'il n'a pas choisies et qui ne disent rien de lui. Tout au contraire, nous pouvons nous enorgueillir d'avoir développé une vision de l'humain profondément humaniste, et même d'avoir, bien mieux que les Etats-Unis, réussi à réaliser politiquement cette vision.

Mais la grille d'analyse woke, si elle se prétend « éveillée », pratique en outre un **éveil sélectif**.

LA LUTTE DES RACES, PLUTÔT QUE CELLE DES CLASSES

En 2015 dans le Yorkshire, éclate un énorme scandale de pédophilie : mille cinq cent fillettes blanches de 11 à 16 ans issues de milieux défavorisés ont été victimes entre 1997 et 2013 de viols répétés. Le gang qui a organisé ce véritable réseau de prostitution infantile, ainsi que les « consommateurs », sont d'origine pakistanaise. Or, certaines des plaintes avaient été classées sans suite :

« Il ne fallait pas ostraciser cette minorité. Un des journalistes qui enquêtait sur cette affaire a même été contraint de suivre un stage de « sensibilisation à la diversité »⁶³.

Un scandale qui illustre le fait que bien souvent, la question sociale est totalement oubliée, quand elle n'est pas purement et simplement sacrifiée sur l'autel d'une « question raciale » largement importée des USA. Car comme le soulignait l'Observatoire des inégalités, en France,

« à classe sociale égale, les enfants d'immigrés réussissent aussi bien que les enfants de non-immigrés. C'est bien l'appartenance à une classe sociale qui reste, en matière de réussite, le critère fondamental. »⁶⁴

Un constat qui met à mal l'idée d'un racisme structurel omniprésent en France ou en Belgique.

Mais à bien des égards, la grille d'analyse woke de la société, qui séduit essentiellement la gauche actuelle, ressemble à la lecture marxiste. D'abord parce qu'elle présente le système capitaliste comme le responsable de tous les maux (racisme, colonialisme, sexisme, etc.). Ensuite et plus profondément, parce qu'elle repose sur une lecture en termes d'opposition entre deux groupes, l'un détenant les clés du pouvoir, l'autre le subissant. Et de la même manière que Marx ne voyait comme issue, avant la fin de l'histoire - conçue comme l'apaisement des conflits - que la dictature du prolétariat, certains semblent vouloir instaurer une dictature des minorités – qu'elles soient racisées, sexuellement assignées ou invisibilisées -, comme juste revanche suite à des siècles d'oppression.

L'essayiste française Eugénie Bastié montre bien ce parallèle entre le logiciel marxiste et sa resucée wokiste, qu'elle illustre par l'analyse d'un extrait de la préface de Sartre à l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* de Léopold Sédar Senghor :

« il proclame la nécessité dialectique de l'instauration d'un « racisme » transitoire, pour permettre l'émancipation des dominés, un peu à la façon de la « dictature du prolétariat » dans le logiciel marxiste : « Ce racisme antiraciste est le seul chemin qui puisse mener à l'abolition des différences de race. » C'est exactement le programme des décoloniaux contemporains.

⁶² <https://www.letemps.ch/opinions/wokisme-detruit-lutte-contre-discrimination>

⁶³ Natacha Polony & Jean-Michel Quatrepoint, *Délivrez-nous du bien !*, p.95

⁶⁴ <https://www.marianne.net/agora/tribunes-libres/la-racialisation-de-la-question-sociale-est-une-impasse>

Dans sa préface aux Damnés de la Terre de Frantz Fanon, Sartre écrit également ce passage célèbre : « Abattre un Européen, c'est faire d'une pierre deux coups, supprimer en même temps un oppresseur et un opprimé : restent un homme mort et un homme libre. » »⁶⁵

Pour autant, le wokisme n'a rien d'un projet populaire, au sens où il émanerait de populations socio-économiquement défavorisées en quête de justice sociale. Bien au contraire, le wokisme est fondamentalement un mouvement de privilégiés, d'intellectuels obsédés par la nécessité de reconnaître leurs privilèges dans une sorte d'acte permanent de contrition.

Pierre Valentin le souligne : « *il n'y a pas de prolétariat woke. La corrélation entre revenus élevés des parents et comportements woke des enfants saute aux yeux. Une analyse de quatre-vingt-dix cas d'intervenants « désinvités » en Amérique révèle que l'étudiant moyen inscrit dans une université où les étudiants ont tenté de restreindre la liberté d'expression est issue d'une famille dont le revenu annuel est supérieur de 32 000 dollars à celui de l'étudiant moyen en Amérique. En France, seuls 40 % des ouvriers ont entendu parler de l'écriture inclusive et seuls 18 % savent de quoi il s'agit, contre 73 % dans les catégories supérieures - 57 % répondant savoir de quoi il s'agit.* »⁶⁶

Le wokisme est donc selon lui un « opium des intellectuels », l'apanage des milieux socio-économiquement favorisés qui se sont trouvés de nouveaux « damnés de la terre » au secours desquels voler.

DU PAIN BÉNI POUR L'EXTRÊME DROITE ET L'ISLAMISME

Outre que cette « racialisation de la question sociale » est erronée, elle comporte un risque réel : celui de pousser les personnes « blanches » socio-économiquement défavorisées, prétendument détentrices de privilèges du fait de leur couleur de peau, voire considérées comme de la caste des « dominants », dans les bras de l'extrême-droite.

Une fois de plus, l'indifférence de la pensée woke aux inégalités socio-économiques s'explique en partie dans le contexte américain : l'un des pionniers de la théorie critique de la race, Charles Mills, voit ainsi dans la race l'explication de la spécificité américaine et de sa différence avec les autres nations occidentales industrialisées :

« Et la réponse que je donne est la race : les particularités de la formation historique des États-Unis comme État de colons blancs et comme seule nation occidentale ayant connu l'esclavage sur son sol dans les temps modernes, avec comme résultat que la race a surpassé la classe en tant que groupe d'identification. »⁶⁷

Mais l'adoption de la grille de lecture racialisée fait également les affaires de l'islamisme, comme l'observe Lorenzo Vidino. En effet, si nos sociétés sont largement prémunies contre les revendications ouvertement cléricales, elles sont en revanche particulièrement sensibles au langage propre aux grandes causes liées à l'exigence de justice sociale. Le concept d'« islamophobie », par exemple, constitue dès lors une porte d'entrée redoutablement efficace à des revendications islamistes :

« (...) le wokisme fournit aux islamistes occidentaux une arme rhétorique puissante et polyvalente : l'islamophobie.

(...) Avec les communautés musulmanes, les islamistes occidentaux cherchent à utiliser la carte de l'islamophobie pour promouvoir une identité islamique forte et se tailler une place de leader. Les islamistes occidentaux ont compris depuis longtemps qu'aucun autre facteur n'a plus d'impact sur la formation d'une identité collective que l'existence ou la perception d'une force extérieure menaçant la communauté. Ils ont également fait preuve d'une grande habileté afin de s'imposer comme les principaux défenseurs de causes qui indignaient la majorité des musulmans, même ceux qui ne partageaient pas les penchants islamistes. De l'affaire Rushdie aux caricatures danoises, du conflit israélo-palestinien aux controverses sur le voile dans divers pays européens, les islamistes occidentaux ont utilisé leurs importantes ressources et leurs capacités de mobilisation pour mener des protestations contre des événements qu'ils décrivaient comme faisant partie d'un schéma d'agression occidentale contre les musulmans et l'islam. »⁶⁸

Et l'auteur d'insister sur le fait que la focalisation sur la culpabilité de l'homme blanc correspond parfaitement à l'idéologie islamiste, qui est née au début du 20^e siècle en réaction au colonialisme et à toujours, depuis lors, accusé l'Occident d'être l'unique responsable de la majeure partie des difficultés du monde musulman.

Qui plus est, si la société est islamophobe, quoi de plus normal que de demander pour les communautés musulmanes des structures sociales, éducatives et juridiques spécifiques, ou à tout le moins un peu de « tolérance » pour certaines pratiques religieuses présentées comme de simples spécificités culturelles ?

⁶⁵ Eugénie Bastié, *La Guerre des idées : Enquête au cœur de l'intelligentsia française*, Laffont, 2021

⁶⁶ <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/pierre-valentin-le-wokisme-est-ainsi-un-opium-des-intellectuels>

⁶⁷ Magali Bessone, *Quelle place pour la critique dans les théories critiques de la race ?*, <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-3-page-359.htm>

⁶⁸ Lorenzo Vidino, *La montée en puissance de l'islamisme woke dans le monde occidental*, Fondapol, mai 2022

On trouve une parfaite illustration de ce raisonnement dans la propension de plus en plus grande de certains à assimiler toute critique féministe du voilement des femmes à de l'islamophobie. En témoigne cet extrait d'un texte consacré à l'intersectionnalité, qui amalgame sans autre forme de procès – et sans véritable argumentation – féminisme, islamophobie ; colonialisme, laïcité, racisme et extrême-droite :

« Le féminisme est de plus en plus souvent instrumentalisé pour justifier des mesures islamophobes. Prenons, par exemple, les scandales qui se sont développés autour du burkini. Selon certains, les injonctions à l'encontre des femmes en burkini seraient une façon de protéger ces femmes de l'oppression patriarcale de leur propre culture. Cependant, ces mesures sont souvent islamophobes plus que féministes, et servent la continuité de la pensée coloniale eu sein même de nos sociétés multiculturelles : nous, Européens, vous imposons notre point de vue pour votre propre bien. Ainsi, une forme de racisme culturel et bien-pensant se met en place. Les musulmanes sont stigmatisées au nom du féminisme et de la laïcité. Pourtant, ces discours sont repris par des partis qui n'ont en aucun cas un but féministe mais bien un but raciste et d'exclusion, comme le Front National en France. »⁶⁹

L'ANTISÉMITISME, CE GRAND OUBLIÉ

De la même manière, l'antisémitisme est un grand oublié du combat antiraciste à la sauce woke. L'antisémitisme a pourtant encore fait des victimes récemment en France et en Belgique : souvenons-nous du meurtre de l'octogénaire Mireille Knoll par Yacine Mihoub en 2018, de celui de Sarah Halimi en 2017 par Kobili Traoré, de l'attentat commis par Amédy Coulibaly en

janvier 2015 contre un hypercasher de la région parisienne (4 morts) de l'attaque par Mehdi Nemmouche du Musée juif de Bruxelles en 2014 (4 morts), ou de l'attentat commis par Mohammed Merah à Toulouse en 2012 (4 morts et 1 blessé grave).

Pourtant, lors des assises de l'antiracisme organisées au Parlement bruxellois en 2021, il a fallu batailler pour que l'antisémitisme soit abordé : au départ, aucun représentant des organisations juives de Belgique n'y était associé !

Aux Etats-Unis aussi, l'antisémitisme fait un retour en force, dans un climat d'inquiétant déni que dénonce la journaliste américaine Bari Weiss dans un livre paru en 2021, « Que faire face à l'antisémitisme ? »⁷⁰, suite à la tuerie de la synagogue de Pittsburgh, qui a fait 11 morts en 2018 :

« Sans doute cela apparaîtra-t-il comme naïf à des juifs européens, mais, comme beaucoup de juifs américains, j'ai été élevée dans le mythe selon lequel l'Amérique serait en quelque sorte immunisée contre le virus de l'antisémitisme. Aux Etats-Unis, notre péché originel est l'esclavage et le racisme envers les Noirs. En Europe, le péché originel est la haine des juifs. L'idée que l'antisémitisme s'ancre aux Etats-Unis, qu'il soit davantage qu'une théorie conspirationniste à la marge, m'avait toujours paru impensable. Le matin de la tuerie de Pittsburgh, j'ai commencé à comprendre que la place des juifs avait changé dans le pays. »⁷¹

Un rapport publié en 2021 par le FBI met en évidence ce fait : plus de 60% des crimes de haine commis aux Etats-Unis en 2020 visaient les juifs, ce qui fait d'eux le groupe le plus menacé par de tels actes... alors qu'ils ne représentent que 2% de la population. Et plus de la moitié des étudiants de fraternités

juives disent éprouver le besoin de cacher leur identité dans le cadre de leurs études.

Car selon Bari Weiss, le phénomène est plus profond, et si le responsable de cette tuerie était d'extrême droite, il existe également un antisémitisme d'extrême gauche et un antisémitisme de l'islam radical, qui se renforcent en l'occurrence, mais bénéficient d'un traitement médiatique très différent, comme elle a pu le constater lorsqu'elle travaillait encore au New York Times – dont elle a démissionné depuis avec fracas, précisément à cause du climat de censure pesant parmi les progressistes :

« (...) l'édito que j'ai écrit pour le New York Times à la suite d'un Hanouka [NDLR : fête juive] particulièrement violent en 2019 n'est jamais paru. Un supermarché caché avait notamment été attaqué dans le New Jersey, faisant quatre morts. Les assaillants étaient des Afro-Américains liés aux « Hébreux noirs » [NDLR : un mouvement qui considère que les Noirs sont les descendants des Israélites de l'Ancien Testament], qui ne sont qu'un groupe haineux. Je me suis rendue sur le lieu des violences le jour suivant, il n'y avait aucun vigile, pas de fleurs en hommage, simplement les juifs de cette communauté nettoyant les débris de verre et me montrant les multiples impacts des balles. En comparaison avec Pittsburgh, qui a suscité une indignation nationale, la différence de traitement était flagrante. Pourtant, la vie des juifs devrait compter pour tout le monde, quelle que soit l'identité des agresseurs. »⁷²

69 Bénédicte Janssen (st.), *Intersectionnalité : De la théorie à la pratique*, Centre d'éducation populaire André Genot, novembre 2017, https://www.cepag.be/sites/default/files/publications/analyse_cepag_-_nov._2017_-_intersectionnalite.pdf, p.6

70 *Que faire face à l'antisémitisme ?*, par Bari Weiss, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Peggy Sastre. Robert Laffont, 190 p., 18 €.

71 Bari Weiss : « C'est comme si l'antisémitisme était invisible pour l'idéologie woke », *L'Express*, 21 octobre 2021, p.69, <https://articles.cafeyn.co/2c42fb/l-express/2021-10-21/bari-weiss-cest-comme-si-lantisemitisme-etait-invisible-pour-lideologie-woke?lng=fr>

72 Bari Weiss : « C'est comme si l'antisémitisme était invisible pour l'idéologie woke », *L'Express*, 21 octobre 2021, p.69, <https://articles.cafeyn.co/2c42fb/l-express/2021-10-21/bari-weiss-cest-comme-si-lantisemitisme-etait-invisible-pour-lideologie-woke?lng=fr>

Selon cette journaliste américaine, c'est bien l'idéologie woke qui explique cette différence :

« Dans la logique binaire de l'idéologie « woke » qui s'est emparée de tant d'institutions américaines, vous êtes soit une victime, soit un bourreau, un opprimé ou un oppresseur. Sauf qu'il est compliqué de placer les juifs dans ces catégories simplistes. Pour une idéologie qui enferme les gens dans des cases, nous sommes très frustrants. »⁷³

L'antisémitisme d'extrême gauche, selon elle,

« (...) se masque derrière le langage de la justice sociale, du progrès, des droits humains. Il dit « ok, vous étiez une minorité. Mais regardez-vous, vous avez réussi socialement. Donc vous êtes une fausse minorité ; de fausses victimes ». Comme l'écrasante majorité des juifs sont blancs, ils entrent dans la case de ce que l'on nomme ici « privilège blanc ». Et comme si ça ne suffisait pas, c'est encore « aggravé » par le fait qu'ils sont associés à Israël, considéré par cette gauche comme le dernier bastion colonialiste. »⁷⁴

UNE IDÉOLOGIE ESSENTIALISANTE

« Les alchimistes cherchaient à changer le plomb en or. Les militants woke ont trouvé la formule qui permet de changer l'or de la liberté en plomb identitaire. »⁷⁵

Cette formule de Pierre Jourde exprime magnifiquement le recul de l'universalisme sous l'effet du wokisme. En effet, la tradition universaliste qui s'est développée depuis le siècle des Lumières et dans laquelle l'Europe s'inscrit encore largement aujourd'hui repose sur le postulat fondamental selon lequel les identités collectives ne sont pas figées, encore moins enfermantes : elles sont un ancrage, certes, mais un point de départ qui n'exclut aucun possible, aucun devenir, tant il est vrai que l'être humain est avant tout un être doué de liberté. L'universalisme, ainsi, va de pair avec l'individualisme, non pas en tant que valorisation de l'égoïsme, comme on le traduit trop souvent, mais en tant que primat accordé à l'individu plutôt qu'au clan, à la tribu, au groupe communautaire.

Contrairement à cet « individualisme universaliste », le wokisme fonde l'identité non sur la singularité de chacun, mais sur sa ressemblance avec d'autres : comme l'écrit Nathalie Heinich,

« chacun est défini non pas par ce en quoi il est spécifique, irréductible à tout autre (l'identité « ipse ») mais par ce en quoi il est semblable à d'autres (l'identité « idem »). »⁷⁶

Et cet accent mis sur l'identique a comme corollaire l'essentialisation des différences : avant d'être un individu doué de liberté, on est membre de groupes, de communautés que l'on qualifie fort justement comme « d'appartenance » : comment mieux exprimer qu'on ne s'appartient pas, mais qu'on est la propriété du groupe ?

La question de **l'identité-identique** est donc au cœur de la pensée « woke ». On assiste ainsi au mélange détonnant d'un repli communautaire et d'une sorte de boursoufflure narcissique généralisée.

Or, à cet égard, **l'obsession identitaire woke souffre de graves incohérences**. L'auto-identification y semble à première vue un dogme sacro-saint : ce que je suis, c'est ce que je me sens être.

Là encore, un détour par les Etats-Unis s'avère éclairant. Car Outre-Atlantique, lors des recensements ethniques, les individus décident eux-mêmes de l'« identité ethnique » qu'ils souhaitent déclarer. Cela a par exemple conduit en 2010 à ce que dix-huit millions de résidents américains d'origine hispanique préfèrent s'identifier comme « autres » plutôt que comme « Blancs », ou à ce que des résidents d'origine arabe ou iranienne refusent de se déclarer « Blancs », car cela ne reflétait pas les discriminations qu'ils subissaient.

De même dans le registre du genre, grandit aujourd'hui l'idée que pour être homme (ou femme) il suffit de se sentir homme ou femme. Ainsi se multiplient ces dernières années les rencontres en non-mixité réservées aux femmes et aux personnes « qui se sentent femmes ». Et la législation belge elle-même permet depuis le 1^{er} janvier 2018 de faire modifier son ou ses prénoms ainsi que le marqueur de son genre sur les documents d'identité sur simple déclaration.

Si l'on peut se réjouir de ce qui semble sonner enfin le glas des assignations identitaires, au profit de la liberté de s'auto-déterminer, cette logique a malgré tout à la fois des limites et des ratés.

⁷³ Bari Weiss : « C'est comme si l'antisémitisme était invisible pour l'idéologie woke », *L'Express*, 21 octobre 2021, p.69, <https://articles.cafeyn.co/2c42fb/l-express/2021-10-21/bari-weiss-cest-comme-si-lantisemitisme-etait-invisible-pour-lideologie-woke?lng=fr>

⁷⁴ Bari Weiss : « C'est comme si l'antisémitisme était invisible pour l'idéologie woke », *L'Express*, 21 octobre 2021, p.69, <https://articles.cafeyn.co/2c42fb/l-express/2021-10-21/bari-weiss-cest-comme-si-lantisemitisme-etait-invisible-pour-lideologie-woke?lng=fr>

⁷⁵ Pierre Jourde, *op. cit.*, p. 34

⁷⁶ Nathalie Heinich, <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/nathalie-heinich-luniversalisme-consiste-a-encourager-laspiration-au-bien-commun>

Des limites, en ce qu'elle fait fi de toute catégorisation objective en faisant croire que ce qu'on est ne se fonde sur aucun déterminisme. Or, le sexe ou la couleur de peau, comme l'âge ou d'autres caractéristiques physiques, sont des déterminations sur lesquelles nous pouvons bien sûr agir avec une marge de manœuvre plus ou moins grande, mais que nous ne pouvons purement et simplement nier.

Des ratés, parce qu'à rebours de toute approche scientifique, le wokisme conduit à essentialiser certaines caractéristiques pourtant susceptibles de varier, et en relativise totalement d'autres, sur lesquelles nous avons moins de prise : il faudrait à la fois être d'une fidélité irréprochable à certaines identités et totalement libre de se dégager de certaines autres.

Ainsi, le concept d'« appropriation culturelle » repose-t-il sur l'idée qu'il est moralement répréhensible de s'« approprier » les codes culturels issus d'une autre culture. Pas question pour Madonna d'adopter un look berbère, pour un Blanc de se faire tatouer un motif tribal ou pour un metteur en scène de monter un spectacle (*Kanata*, de Robert Lepage) sur les chants d'esclaves avec des interprètes majoritairement Blancs : les pourfendeurs l'appropriation culturelle y verront une forme de spoliation forcément irrespectueuse de la minorité à laquelle l'emprunt est fait. Les exemples de controverses autour de cette question abondent ces dernières années, et se soldent parfois par le retrait de l'œuvre ou l'annulation de l'événement, conformément à la « culture de l'effacement » en vigueur. Ainsi, en juillet 2015, le musée des Beaux-Arts de Boston (Massachusetts) a-t-il décidé d'annuler une exposition consacrée au kimono, suite aux protestations de manifestants voyant là une insulte « pour nos identités, expériences et histoires en tant qu'Asiatiques-américains en Amérique qui affecte la façon dont toute la société continue de nous enfermer dans des stéréotypes et d'ignorer nos voix ».

Et de même qu'il est malvenu, lorsqu'on appartient au camp de l'opresseur, de s'approprier des éléments de la culture d'une minorité, de même ceux qui sont issus d'une minorité ethnique sont-ils priés de rester dans leur communauté : gare à celui ou celle qui « trahit » ! La liberté de se définir a des ratés, comme le savent fort bien les Rachel Khan, Fatima

Boudjalhat, Zineb El Rhazoui, Claire Koç, etc : pas question de « trahir sa race », comme on les en accuse régulièrement parce qu'elles ont épousé avec un peu trop d'enthousiasme les valeurs universelles de la République... Commettre ce crime de lèse-communauté, c'est être un « bounty » : noir dehors, blanc dedans, et cela n'a rien d'un compliment chez les « indigènes de la république » et leurs petits frères woke ! De même, il reste difficile, quand on est de culture musulmane, d'être un « apostat », et encore plus de le proclamer fièrement, ou simplement de manger en public pendant le ramadan si on est perçu comme musulman, sans subir l'opprobre de la communauté. De même encore, en ce qui concerne le sexe, on accueillera avec bienveillance les réunions réservées aux femmes « et aux personnes qui se sentent femmes », tout en excluant sans ménagement de ces réunions les hommes qui se sentiraient hommes (dits « cisgenres »), même s'ils se sentent profondément féministes : ceux-là ne sont pas « concernés », et en tant qu'alliés, doivent apprendre à tenir leur place, au mieux en retrait, au pire exclus.

Par ailleurs, l'activisme « trans » a des conséquences délétères sur les droits des femmes, par exemple dans le monde du sport (où des championnes trans raflent systématiquement certaines médailles). Mais énoncer cette réalité vous fait irrémédiablement passer pour « transphobe ».

Tout se passe donc comme s'il y avait des identités qu'il est moralement acceptable de quitter, et d'autres que l'on ne saurait abandonner sans trahir. Et sans doute un examen plus approfondi de ces jugements de valeur posés sur tel ou tel changement d'identité mettrait-il en évidence qu'ils sont peu ou prou liés aux catégories fondatrices du wokisme, à savoir celles d'opresseur et d'opprimé.

UN TOTALITARISME SOFT

Plusieurs auteurs pointent enfin les similitudes entre le wokisme et le totalitarisme. Si on limite trop souvent ce dernier à un régime politique autoritaire reposant sur la terreur, le totalitarisme est d'abord, étymologiquement, la volonté politique de contrôle total sur les individus, qui gomme par conséquent jusqu'à la notion de vie privée : rien ne peut échapper au contrôle de Big Brother !

Selon la philosophe Chantal Delsol, ce sont les écrivains dissidents de l'Est et du Centre-Est qui ont le mieux perçu ces similitudes entre le communisme et l'Occident postmoderne, même si la méthode est bien sûr différente :

« ce que nous subissons sans le savoir, c'est un totalitarisme mou, qui emploie moins la répression que la dérision, la disqualification habile des opposants. L'idéologie du Progrès se prétend le Bien absolu, qu'on ne peut refuser sans devenir ridicule ou abject. »

De même, Natacha Polony et Jean-Michel Quatrepoint dénoncent ces « nouveaux bigots » se muant en inquisiteurs dans un ouvrage intitulé « Délivrez-nous du bien » et dont la quatrième de couverture plante ainsi le décor :

« L'atmosphère est lourde. Des phrases, des situations qui semblaient autrefois anodines sont devenues des crimes. Nous sommes tous coupables : d'avoir bu un verre, d'avoir blagué sur les femmes, de manger de la viande, etc. »

Derrière cette traque aux dérapages et ces entreprises de rééducation, un mécanisme : la tyrannie de minorités qui instrumentalisent des combats essentiels pour les transformer en croisade contre une supposée majorité, celle des « dominants ». Au nom du Bien, on modifie le vocabulaire, on nie le plaisir, on criminalise le désir, on réécrit l'histoire. »

Et pour l'essayiste Patrick Aulnas, la propension de la gauche radicale actuelle à interdire tout ce qui est décrété moralement condamnable ne peut conduire qu'à une nouvelle forme de totalitarisme :

« Ses projets conduisent à une coercition étatique sans précédent et à une telle densité légale et réglementaire que le seul mot qui convienne pour qualifier cette promesse d'avenir est : totalitarisme. »⁷⁷

Ce que le mouvement woke semble avoir le plus grand mal à accepter, c'est la distinction entre éthique et politique déjà évoquée, ainsi que le pluralisme des valeurs qu'il brandit pourtant à toute occasion lorsqu'il s'agit de défendre les « minorités opprimées ». Autant ces dernières, en d'autres termes, seraient parfaitement fondées à ne pas épouser les valeurs de l'Occident au nom d'un culturalisme qui frise volontiers le racialisme, autant il ne saurait être question pour les membres de la « majorité opprimante » de ne pas adhérer sans nuance à la conception du Bien, du Juste et du Vrai qu'il promeut.

En cela, le wokisme est le digne héritier du communisme, qui prétendait également faire le bien des peuples, y compris malgré eux, en se parant des atours d'une générosité et d'une sensibilité qui repousse tous les contradicteurs dans le camp peu enviable des égoïstes insensibles, le point Godwin n'étant dès lors plus très loin.

De même que Karl Marx pensait à la possibilité de la « fin de l'histoire », une fois que la dictature du prolétariat aurait succédé au système capitaliste, de même l'idéologie woke est mue par un idéal de pureté qui fait d'elle une quasi religion, une « théologie sécularisée », pour reprendre l'expression de Myriam Revault d'Allonnes, et la rend aussi dangereuse que peut l'être toute volonté messianique en politique.

Car comme l'écrit Myriam Revault d'Allonnes,

« Certes, la politique n'est pas le mal... Elle n'est que l'occasion de la réalisation du mal lorsqu'elle prétend se substituer au règne des fins et se faire, à travers une dogmatique de la rédemption, réalisation du bien ».⁷⁸

Ainsi, comme l'écrit Kant, « malheur au législateur qui voudrait établir par la contrainte une constitution à fins éthiques, car non seulement il ferait ainsi le contraire de cette constitution, mais de plus il saperait sa constitution politique et lui ôterait toute solidité ».

Le politique, en d'autres termes, doit renoncer à « extirper du cœur de l'homme jusqu'au désir de faire le mal »⁷⁹ car ce serait se transformer en « abcès de fixation de la volonté du bien »⁸⁰ et in fine, « nier l'insondable pouvoir de la liberté »⁸¹.

⁷⁷ <https://www.contrepoints.org/2021/09/27/406531-le-mouvement-woke-derriere-lindigence-de-la-pensee-le-totalitarisme>

⁷⁸ Myriam Revault d'Allonnes, *Kant et l'idée du mal radical*, <https://www.cairn.info/revue-lignes0-1994-2-page-161.htm>, p.182

⁷⁹ Myriam Revault d'Allonnes, *Kant et l'idée du mal radical*, <https://www.cairn.info/revue-lignes0-1994-2-page-161.htm>, p.181

⁸⁰ *idem*

⁸¹ *ibid*

CONCLUSION

La lutte contre les discriminations reste évidemment nécessaire. Mais elle doit continuer à s'inscrire dans une perspective résolument universaliste, fondée sur le principe humaniste selon lequel un humain égale un humain. Or, la survalorisation de données constitutives de notre identité que nous n'avons pas choisies est aux antipodes de ce principe, puisqu'il consiste à nos assigner un rôle (opresseur ou opprimé) indépendamment d'un quelconque acte que nous aurions posé. Et outre qu'elles sont ridiculement simplistes, ces catégories sont enfermantes pour tous.

Contre le wokisme, nous devons privilégier une approche universaliste et émancipatrice, fondée sur la responsabilité individuelle, le pluralisme des idées et le rejet de tout enfermement dans des devoirs de fidélité.

S'éloigner de cela, fût-ce avec les meilleures intentions du monde, c'est contribuer à ébranler le socle de valeurs sur lequel nos sociétés se sont construites, depuis la Révolution française et la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, et permettre la réhabilitation de segmentations de la société sur base du sexe, de la couleur de peau ou d'un quelconque autre critère. Nous avons tout à y perdre, et absolument rien à y gagner.





BIBLIOGRAPHIE

Aulnas Patrick, *Le mouvement woke : derrière l'indigence de la pensée, le totalitarisme*, Contrepoints, 27 sept. 2021, <https://www.contrepoints.org/2021/09/27/406531-le-mouvement-woke-derriere-lindigence-de-la-pensee-le-totalitarisme>

Bastie Eugénie, *La Guerre des idées : Enquête au cœur de l'intelligentsia française*, Laffont, 2021

Bessone Magali, *Quelle place pour la critique dans les théories critiques de la race ?*, Revue philosophique de la France et de l'étranger, 2017/3, <https://www.cairn.info/revue-philosophique-2017-3-page-359.htm>

Boilait Eugénie, «De nombreuses problématiques woke correspondent à l'agenda des islamistes», entretien avec Lorenzo Vidino

Boucaud-Victoire Kévin, Entretien avec Nathalie Heinich, *L'universalisme consiste à encourager l'aspiration au bien commun*, Marianne, 15 septembre 2021, <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/nathalie-heinich-luniversalisme-consiste-a-encourager-laspiration-au-bien-commun>

Boucaud-Victoire Kévin, *Parlez-vous « woke » ? Petit lexique à l'usage des débutant-e-s*, 12 mars 2021, <https://www.marianne.net/societe/laicite-et-religions/parlez-vous-woke-petit-lexique-a-lusage-des-debutant-e-s>

Bourdieu Pierre, Wacquant Loic J. D., *Sur les ruses de la raison impérialiste*, In : Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 121-122, mars 1998. Les ruses de la raison impérialiste. Pp. 109-118

Chatterton Williams Thomas, Grand entretien, « Celui qui s'oppose à la cancel culture est désormais associé à Trump », L'Opinion, 16 février 2021, <https://articles.cafeyn.co/45c173/l-opinion/2021-02-16/thomas-chatterton-williams-celui-soppose-a-la-cancel-culture-est-desormais-associe-a-trump?lng=fr>

Delsol Chantal, *La haine du monde. Totalitarismes et modernité*, Editions du Cerf, 2016

Doazan Blandine, « La déconstruction rencontre toujours plus d'échos dans la sphère médiatique et politique », interview de Baptiste Rappin par Blandine Doazan, Marianne, 18 juin 2021, <https://www.marianne.net/agora/entretiens-et-debats/la-deconstruction-rencontre-toujours-plus-dechos-dans-la-sphere-mediatique-et-politique>

Fiss Joëlle, *Pourquoi le wokisme détruit la lutte contre les discriminations*, Le Temps, 29 mars 2022, <https://www.letemps.ch/opinions/wokisme-detruit-lutte-contre-discriminations>

Guillaume Mike, *La gauche en marche arrière*, Amalthée, 2020

Hadjadj Nastasia, *Connaissez-vous l'histoire du mot « woke » ?*, L'ADN, 2 décembre 2021, <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/histoire-mot-woke/>

Hadjadj Nastasia, *L'universalisme est-il vraiment menacé par le « wokisme » ou doit-il se réformer ?*, L'ADN, 28 mars 2022, <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/universalisme-post-colonial-debat/>

Hadjadj Nastasia, *Réjane Sénac : « Le débat sur le wokisme sert à éviter de parler des inégalités et de leurs causes »*, L'ADN, 3 décembre 2021, <https://www.ladn.eu/nouveaux-usages/woke-rejane-senac-critique-wokisme/>

Heinich Nathalie, *Ce que le militantisme fait à la recherche*, Tracts Gallimard n°29, 2021

Herreros Romain, *Le « wokisme », nouvelle cible des critiques de Jean-Michel Blanquer après l'« islamo-gauchisme »*, Huffingtonpost.fr, 14 octobre 2021, https://www.huffingtonpost.fr/entry/apres-islamo-gauchisme-le-gouvernement-en-croisade-contre-le-wokisme_fr_6167f960e4b0d3f507c7ca20

Hodgers Antonio, *De quoi le wokisme est-il le nom ?*, Le Temps, 29 mars 2022, <https://www.letemps.ch/opinions/quoi-wokisme-est-il-nom>

Huyghe François-Bernard, *Crime de penser : le woke, c'est le culte du surmoi*, 20 avril 2021, <https://www.marianne.net/agora/les-mediologues/crime-de-penser-le-woke-cest-le-culte-du-surmoi>

Janssen Bénédicte (st.), *Intersectionnalité : De la théorie à la pratique*, Centre d'éducation populaire André Genot, novembre 2017, https://www.cepag.be/sites/default/files/publications/analyse_cepag_-_nov._2017_-_intersectionnalite.pdf

Lafay Denis, *Culture woke : un péril civilisationnel*, La Tribune, 6 janvier 2022, <https://www.latribune.fr/opinions/tribunes/culture-woke-un-peril-civilisationnel-899649.html>

Laffont Isabelle, *Qu'est-ce que la culture woke ? Décryptage*, Celles qui osent, 8 novembre 2021, <https://www.celles-qui-osent.com/qu-est-ce-que-la-culture-woke/>

Larmagnac-Matheron Octave, *Faut-il parler de "race" ?*, Philosophie Magazine, 3 décembre 2021, <https://www.philomag.com/articles/faut-il-parler-de-race>

Larmagnac-Matheron Octave, *La déconstruction sur le banc des accusés*, Philosophie Magazine, 4 février 2022, <https://www.philomag.com/articles/la-deconstruction-sur-le-banc-des-accuses>

Le Bars Stéphanie, *Qui est Bari Weiss, la journaliste qui vient de démissionner du « New York Times » ?*, Le Monde, 24 juillet 2020, https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2020/07/24/qui-est-vraiment-bari-weiss-la-journaliste-qui-vient-de-demissionner-du-new-york-times_6047197_4500055.html

Le Corre Aziliz, *Rod Dreher : « Le wokisme est un totalitarisme soft »*, Le Figaro, 28 mai 2021, <https://www.lefigaro.fr/vox/societe/rod-dreher-l-ideologie-woke-menera-au-goulag-20210528>

Maad Assma, *Qu'est-ce que la pensée « woke » ? Quatre questions pour comprendre le terme et les débats qui l'entourent*, Le Monde, 23 septembre 2021, https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2021/09/23/quatre-questions-pour-cerner-les-debats-autour-du-terme-woke_6095681_4355770.html

Michéa Jean-Claude, *Le loup dans la bergerie*, Climats, 2018

Nadau Louis, *Ils voient du racisme partout : des antiracistes s'en prennent à une fresque de l'Assemblée nationale !*, Marianne, 8 avril 2019, <https://www.marianne.net/societe/ils-voient-du-racisme-partout-des-antiracistes-s-en-prennent-une-fresque-de-l-assemblee>

Niang Mame-Fatou et Suaudeau Julien, « *Banalisation du racisme à l'Assemblée nationale : ouvrons les yeux* », L'Obs, 4 avril 2019, <https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20190404.OBS11119/banalisation-du-racisme-au-c-ur-de-la-republique-ouvrons-les-yeux.html>

Niang Mame-Fatou et Suaudeau Julien, *Ce tableau d'Hervé di Rosa est-il la meilleure œuvre pour commémorer la première abolition de l'esclavage?*, Slate.fr, 21 mai 2020, <https://www.slate.fr/story/190641/tableau-herve-di-rosa-commemorer-abolition-esclavage-assemblee-nationale>

Perragin Charles, *Le "wokisme" est-il un humanisme ? Débat entre Norman Ajari et Pierre Valentin*, Philosophie Magazine, 23 février 2022, <https://www.philomag.com/articles/le-wokisme-est-il-un-humanisme-debat-entre-norman-ajari-et-pierre-valentin>

Polony Natacha & Quatrepoint Jean-Michel, *Délivrez-nous du bien !*, J'ai lu, 2018

Pourquoi la France était mûre pour la relecture « woke » de l'Histoire, L'Express, 24 juin 2021, <https://articles.cafeyn.co/f6bc40/l-express/2021-06-24/pourquoi-la-france-etait-mure-pour-la-relecture-woke-de-l-histoire?lng=fr>

Proulx Marie-Hélène, *La cancel culture expliquée*, L'actualité, 3 novembre 2021, <https://lactualite.com/societe/la-cancel-culture-expliquee/>

Revault d'Allonnes Myriam, *Kant et l'idée du mal radical*, <https://www.cairn.info/revue-lignes0-1994-2-page-161.htm>

Richomme Olivier, *La construction politique de l'Autre : le cas des statistiques « ethno-raciales » aux États-Unis*, résumé, <https://books.openedition.org/pufr/5080?lang=fr>

Ritimo, *Ce que la pensée décoloniale peut apporter à l'ECSI*, Du côté de l'ECSI n°31, juin 2020, <https://www.ritimo.org/Qu-entend-on-par-pensee-decoloniale>

Rotzetter Maxime, *Réponse aux anti-«woke» de gauche et de droite*, Le Temps, 21 mars 2022

Roza Stéphanie, *La Gauche contre les Lumières?*, Fayard, 2020

Slavicek Marie, « *Les militants woke s'inscrivent dans une histoire longue de mobilisation politique de la jeunesse* », Le Monde, 8 février 2021, https://www.lemonde.fr/international/article/2021/02/08/les-militants-woke-s-inscrivent-dans-une-histoire-longue-de-mobilisation-politique-de-la-jeunesse_6069230_3210.html

Texeira Marta, *Que signifie être ou devenir allié.e ?*, Syndicat des chargées et chargés de cours de l'Université Laval (SCCCUL), https://www.scccul.ulaval.ca/info_scccul/dossier/que-signifie-etre-ou-devenir-allie-e/

Tribune collective, *La racialisation de la question sociale est une impasse*, <https://www.marianne.net/agora/tribunes-libres/la-racialisation-de-la-question-sociale-est-une-impasse>

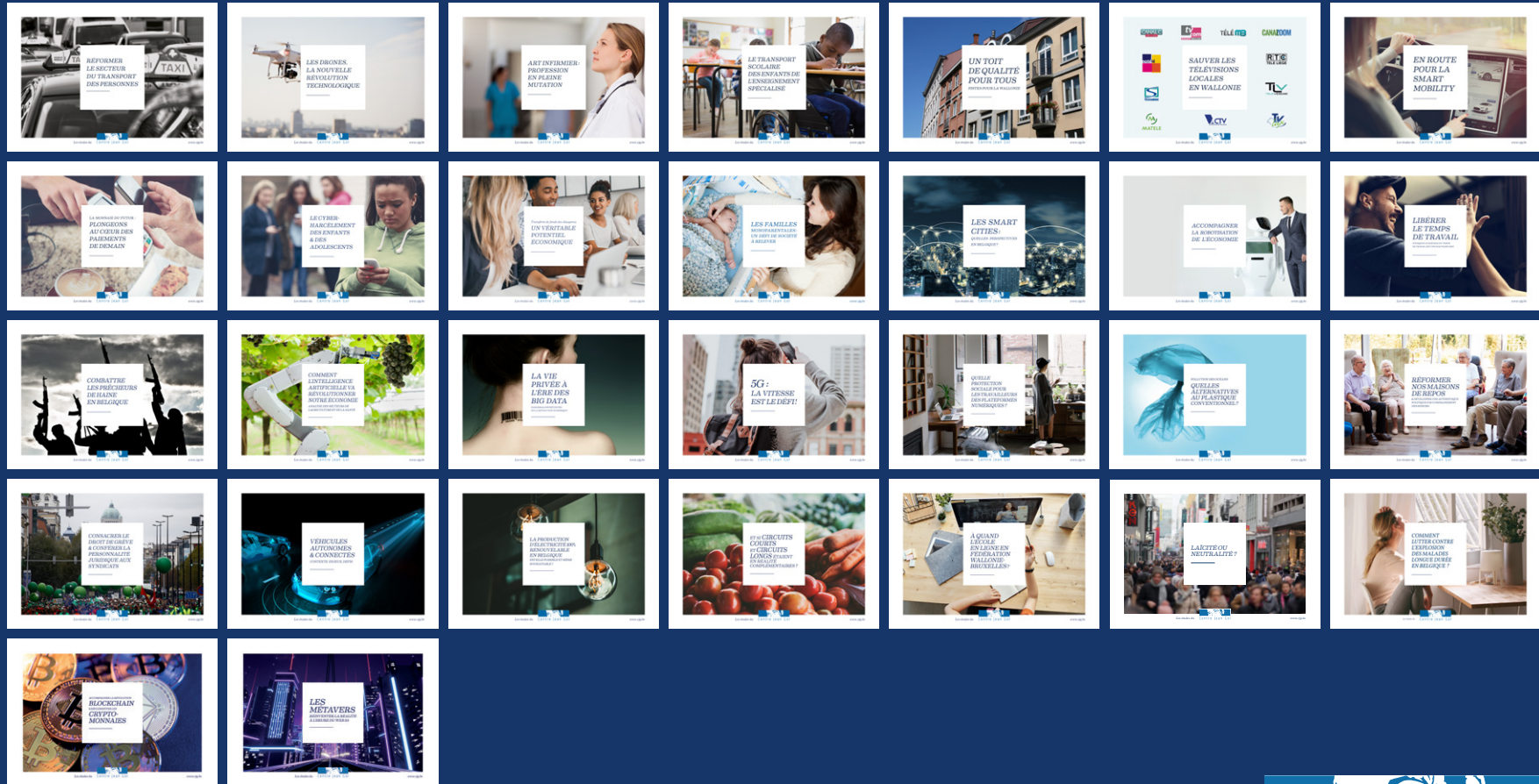
Un concept hérité de la culture afro-américaine, L'Obs n°2975, 28 octobre 2021, <https://articles.cafeyn.co/8dca83/l-obs/2021-10-28/un-concept-herite-de-la-culture-afro-americaaine>

Vidino Lorenzo, *La montée en puissance de l'islamisme woke dans le monde occidental* - Fondapol, mai 2022

04	QU'EST-CE QUE LE WOKISME ?
06	LEXIQUE
08	HISTORIQUE
10	À L'ORIGINE : LA DÉCONSTRUCTION
12	CRITIQUES
26	CONCLUSION
28	BIBLIOGRAPHIE

Editeur responsable : Daniel Bacquelaine,
Centre Jean Gol
Avenue de la Toison d'Or, 84-86
1060 Bruxelles

Retrouvez toutes nos études sur cjb.be ou demandez-nous gratuitement un exemplaire par téléphone ou par mail



Av de la Toison d'Or 84-86 1060 Bruxelles • 02.500.50.40 • info@cjb.be • [f centrejeangol](https://www.facebook.com/centrejeangol) • [@CentreJeanGol](https://www.instagram.com/CentreJeanGol) • [@CentreJeanGol](https://twitter.com/CentreJeanGol)

